Cécile Beauregard
(sous le pseudonyme d'Andrée Jarret)

Contes d'hier

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Francis Picabia (1979-1953), *Idylle* (1927).

Cécile Beauregard, vers 1920.

PRÉFACE

Voici des contes, des contes jolis, bien écrits, intéressants, de chez nous, avec un parfum de terroir qui ne déplaît pas. Loin de là. J'ai l'honneur de les présenter à l'ami lecteur, à la lectrice amie surtout, en lui promettant des heures charmantes, des heures paisibles passées dans une lecture honnête et qui ne laisse après elle que d'aimables souvenirs.

J'aime les contes. Ils sont vieux dans la littérature française. Jadis, il y a bien longtemps, on les appelait fabliaux, puis on les a nommés nouvelles. Aujourd'hui ils ont conquis le nom qui va leur rester, je l'espère, un nom plein de sens et où s'enchâsse, sertie de réminiscences d'enfance, la poésie de la vie familiale. Les contes ont bercé nos jeunes ans, éveillé notre imagination, instruit et formé notre cœur. À l'aide de ces récits fantaisistes, souvent inventés pour les besoins du moment, on nous a alors réprimandés, éclairés, loués. Et si l'on excepte les contes si peu lestés de moralité, servis régulièrement dans certains milieux à la société frivole qui ne s'amuse plus et qu'on veut amuser quand même, n'est-ce pas le but de tous ces petits romans condensés : faire passer une vérité, donner une leçon, montrer très beau le devoir très pénible, élever d'une poussée soudaine l'âme hésitante vers un idéal noble et pur, tout autant que stigmatiser un vice, montrer la laideur d'un défaut ? Rapide et court, léger et plein d'entrain, parfumé comme une fleur et vibrant comme un chant, le conte fait du bien en même temps qu'il plaît. C'est tout le programme classique et il y est magnifiquement rempli.

Andrée Jarret a composé de ces contes. Elle les offre aujourd'hui au public. Je les ai lus, la plupart, au moment même où ils paraissaient dans les revues ou les journaux. Ils me frappèrent alors. J'y relevais des détails délicats, une grande aisance de style, ici et là du pittoresque saisissant et de l'émotion contagieuse. C'était dans la littérature la transposition d'un art bien féminin ; l'auteur semblait de son aiguille fine et habile tracer sous mes yeux les dessins et les arabesques d'une broderie élégante et harmonieuse. Aussi quand l'idée lui vint de les rassembler, d'en faire un volume, sans hésitation j'ai dit oui.

Le volume est entre vos mains, ami lecteur, lectrice amie. Ouvrez-le avec indulgence, vous serez bientôt sous le charme des beautés qu'il renferme. Vous vivrez grâce à lui des heures radieuses et calmes au milieu de gens que vous connaissez déjà, ce sont nos gens ; sous un ciel que vous avez souvent admiré, notre ciel ; dans un décor dont les détails vous sont familiers, le décor de nos maisons, de nos fermes, de nos campagnes, de nos villes. À l'auteur, devenue votre amie et qui mérite de l'être, vous direz, en fermant son livre : Quand nous reviendrez-vous ? – Elle a un trop grand amour du travail, une facilité trop spontanée, une sensibilité trop vive, un esprit d'observation trop fin, pour ne pas répondre immédiatement : Bientôt !

M. M.

POURQUOI LES MAMANS PLEURENT...

Midi. Le soleil, à la terre accablée, ne cesse de verser le flot de ses rayons dorés. L'angélus va sonner. Aussitôt, se redressant, le travailleur des champs essuiera son front en sueurs, et joyeux, s'en ira vers le logis où l'attendent les siens, près de la table servie. Pas un souffle de brise. Les oiseaux, muets, se cachent sous les feuilles immobiles. Seules, les cigales monotones continuent leur chanson.

— Maman, quand je serai grande, je me ferai carmélite.

— Mais, ma mignonne, pourquoi cette idée tout-à-coup ? ...

— C'est que maintenant, je ne peux pas souffrir : tout est si beau, si bon autour de moi ! Une chère maman que j'aime, tout le monde qui me sourit et me dit bonjour, la maison commode, mon petit lit blanc, l'église où est le bon Dieu... Ce n'est pas tout, si tu savais, maman ! Mais, je ne peux pas dire...

Tiens, tout à l'heure encore, je m'en allais de ce côté. J'ai voulu, d'abord, traverser le champ de blé : aussitôt, j'ai entendu un petit bruit, comme si le champ riait. Les épis se balançaient autour de moi, me touchaient le visage, les mains, me griffaient les cheveux. Quelques-uns se nouèrent même ensemble pour m'empêcher de passer et me garder au milieu d'eux, parce qu'ils savent que je les aime. Et cela embaumait autour de moi, comme le pain bien cuit.

Ensuite, ce fut l'herbe verte qui plie sous les pieds et ne dit rien. Il y avait des marguerites et des boutons d'or qui se suivent toujours. Puis j'aperçus le petit ruisseau qui fuyait, clair et chantant, sur les cailloux polis. Je m'assis sur une grosse roche, à l'ombre d'un arbre et je regardai autour de moi. Que c'était joli, maman ! Toute la verdure, tous les champs au loin, et les maisons dont on n'apercevait, pour ainsi dire, que les toits gris et les fenêtres ouvertes. Des oiseaux babillaient dans les arbres, des papillons passaient en voletant, si légers, si mutins, qu'on les eût dits échappés de quelqu'un de ces blancs nuages qui voyagent dans l'azur profond. Et toujours le beau petit ruisseau qui coulait en miroitant sous le soleil !

Je restai là longtemps, puis il fallut bien que je m'en revienne. Tous les jours et à toutes les heures, il y a ainsi des choses qui m'enchantent et me font peur à la fois. C'est pourquoi j'ai pensé que je pourrais, plus tard, m'imposer de grandes pénitences, en me faisant carmélite. Puisque, comme tu disais l'autre soir, il faut toujours souffrir dans la vie, tôt ou tard. Mais je n'ai pas le courage de demander au bon Dieu que ce soit tout de suite et abandonner ce que j'aime tant !...

N'entendant pas de réponse, l'enfant leva la tête et vit de grosses larmes rouler des yeux maternels. Quoi ! Était-il possible que cette enfant si heureuse en ce moment, si confiante et candide eût un jour à souffrir de douleur ? Comment en douter ? C'est surtout aux âmes d'élite que la cruelle s'attaque. Et la pauvre femme pleurait, sous le regard étonné de la fillette.

Car c'est là le grand supplice d'une mère : savoir que son enfant si choyé, si entouré et préservé aura un jour à se débattre, seul, sous l'horrible étreinte de la souffrance...

Et ne pouvoir s'immoler à sa place !

APRÈS LA FAUTE

Avant de verrouiller la dernière porte, la Louise fit le tour de la maison, au dehors, inspectant rapidement du regard les alentours, sans oublier de se pencher pour voir si quelque malandrin ne s'était pas tapi sous le perron, en quête de mauvais coups ; ces choses peuvent arriver à la campagne. N'ayant rien surpris d'inquiétant, elle s'apprêtait à rentrer, quand une ombre se dressa devant elle.

— Mon Dieu que vous m'avez fait peur ! C'est bien vous, Dominique ? ...

— Oui, c'est moi. Vous ne m'aviez pas vu ? J'étais près de l'arbre...

Et comme elle ne paraissait pas vouloir parler, il s'informa de lui-même :

— C'est donc que vous n'avez pas une bonne réponse à me donner ? Après ce que vous m'aviez dit l'autre jour, j'espérais pourtant...

— Tenez, fit-elle, entrez donc ici. Nous serons plus à l'aise pour causer.

Elle ouvrit la porte et ils se trouvèrent dans la cuisine d'été, lamentable dans son abandon. Quelques chaises plutôt ébréchées s'y trouvaient encore ; elle en offrit une à son compagnon, s'assit elle-même sur une autre et à brûle-pourpoint :

— Vous étiez donc bien pressé, lundi, que vous n'avez pas trouvé le tour d'arrêter, demanda-t-elle ?

Il comprit qu'elle était au courant, et se troubla beaucoup.

— Vous m'avez vu, demanda-t-il ?

— Oui, fit-elle, toujours grave et comme accablée maintenant. Il était entendu, n'est-il pas vrai, que j'irais avec beaucoup de ménagements pour obtenir de mes parents l'autorisation de vous recevoir. Je suis leur dernière enfant, la benjamine, ils auront du chagrin le jour où ils constateront que je ne suis plus toute à eux. C'est pour cela que vous attendiez. Or, dimanche, j'en ai parlé à mes parents, pas trop clairement, et sans vous nommer, bien entendu ; j'ai été surprise de voir qu'ils prenaient assez bien les choses, et j'avais hâte que vous veniez lundi, afin de vous faire part de cette bonne nouvelle. Mais vous n'arriviez pas. Je crus d'abord que le temps me paraissait long, parce que j'étais impatiente. Cependant, les minutes et les quarts d'heure passaient sans que vous apparussiez. C'est alors que je résolus de me rendre jusqu'au haut de la Côte, espérant vous apercevoir en chemin. Je vous assure que j'ai eu honte en vous voyant : vous vous battiez avec un autre homme ; votre visage était horrible, et vous aviez du sang sur le poing.

— Un instant ! À mon tour, réclama le jeune homme. Avez- vous reconnu l'autre ?

— Oui. C'était le grand Louis, celui qui boit ?

— En effet, c'était lui, fit-il.

Et dans l'énergie qu'il voulait mettre à se défendre, il se leva, face aux vitres pâles, par où entrait la blafarde clarté de ce soir d'automne.

— Eh bien ! continua-t-il, cet homme m'avait insulté. Je sais bien que j'aurais pu passer outre : il avait bu plus que de raison et ne se rendait peut-être pas compte du plein sens de ses paroles. Mais le sang me bouillait, à moi. J'ai voulu lui donner une leçon, et Dieu veuille qu'il s'en souvienne. Que trouvez- vous de si blâmable dans ma conduite ? Bien d'autres en auraient fait autant.

— Peut-être, dit-elle. Mais quelqu'un qui me parlait de vous, longtemps avant que je fisse votre connaissance, me disait à moi : « Malgré les excellentes qualités qu'il a, je plains celle qu'il aura épousée. Ne me parlez pas d'être à la merci d'une colère ! »

— Vous n'allez pas vous fier à tous les cancans des bonnes femmes ?

— Mes parents mourraient de chagrin, s'ils me savaient malheureuse.

— Je suis trop prompt, je l'avoue. Et jusqu'ici j'ai trop peu travaillé à me corriger de ce défaut. Mais vous me rendrez meilleur. Il me semble même que je commence à être tout autre, rien que d'avoir vu votre visage triste à cause de ma conduite vilaine.

Elle secoua la tête.

— Il faudrait prouver que vous avez changé.

— Quelle preuve demandez-vous ?

Elle songea, les yeux agrandis par la pensée.

— Arrêtez-vous encore le soir, dit-elle. Tous les soirs, et soyez patient. Un jour, je vous dirai que tout est oublié et que j'ai confiance. J'ai besoin de cette preuve.

— Et c'est tout, questionna-t-il ? Oh ! je serai fidèle, ne craignez pas. Peut-être que vous ne me ferez pas de façons ? N'importe, je me dirai que c'est de ma faute, et il me suffira de vous avoir vue pour être content.

Le lendemain soir, en effet, Dominique était là, avant que la Louise elle-même ne fût rendue. Elle n'eut pas peur, mais elle répondit sèchement à son bonsoir et rentra presque aussitôt. Elle fit de même le surlendemain. Le troisième jour, comme il pleuvait, elle ne sortit pas, mais par les vitres de la porte, elle distingua Dominique près de l'arbre. Il pleuvait encore le quatrième jour, et comme la veille, la jeune fille aperçut Dominique qui l'attendait, stoïque. Elle aurait bien pu entr'ouvrir la porte et lui faire au moins signe qu'il avait été reconnu ; à vrai dire cette idée lui vint un instant, mais elle passa outre, et tandis qu'elle allait rejoindre ses parents : « Cet homme fier et violent m'aime avec passion, se dit-elle. Maintenant, je suis sûre de lui. » Pour cette cadette toujours traitée en petite, c'était grisant que de se reconnaître une telle emprise sur cet homme. « Il m'aime, se répétait-elle, éblouie. En ce moment, je suis le monde entier pour lui ! » Mais cette joie orgueilleuse finit par se troubler un peu : « S'il ne revenait pas, demain ? »

Il revint, impatient de recouvrer ses bonnes grâces, et elle fut tout près de lui tendre ses deux mains en lui disant : « J'ai confiance maintenant ! » Mais un second sentiment fit qu'elle resta muette et ne dit même pas bonsoir. « Attendons à demain, pensa-t-elle. Je veux être sûre de lui. » Le lendemain, elle se dit : « Un jour encore et ce sera fini. J'ai le droit de prolonger l'épreuve. » Ce septième soir, pouvant à peine en croire ses yeux, elle l'aperçut encore qui venait à elle humble et suppliant. Étouffant un éclat de rire, elle tourna sur ses talons et lui ferma la porte au nez.

— Comme il m'aime, se dit-elle ! Mais j'ai peut-être eu tort de rire ? S'il allait se choquer ! Demain, cette fois je ne badine pas, demain ce sera fini !

Malheureusement, le lendemain soir, Dominique manqua au rendez-vous. « Serait-il choqué ? » s'inquiéta de nouveau la Louise. Et elle espéra pour le soir suivant. Personne encore ! Un peu nerveuse, elle résolut d'attendre au dimanche : ils se rencontraient toujours sur le perron de l'église ; en deux mots, elle saurait s'expliquer. Hélas ! Dominique resta invisible tout le dimanche. Ne sachant que penser, la Louise imagina qu'on voulait lui rendre œil pour œil, et la faire souffrir à son tour pendant sept jours. Elle se mit à compter : un jour, deux jours... Le huitième passa comme les autres... Et bien d'autres après celui-ci, monotones et interminables.

Cependant, les parents de la Louise qui ne savaient rien, s'inquiétaient de la voir triste maintenant, et toute changée après ses nuits de mauvais sommeil. « Il y a quelque chose qui ne va pas, se disaient-ils. Elle est malade ou bien elle s'ennuie. Quel dommage ! Elle paraissait si heureuse avec nous... » Un dimanche après-midi, comme ils étaient seuls, ils en parlèrent plus librement encore. Ce fut le vieux père qui commença :

— La Louise doit être malade, dit-il.

— Je le pense bien.

— Il vaudrait peut-être mieux la conduire chez le docteur. Elle est comme qui dirait nerveuse... Une nouvelle qui la surprend, la saisit, et c'est comme si elle allait tomber en syncope. Tu n'as pas remarqué ? Ainsi, après la messe encore, quand je lui ai dit que le curé avait publié un mariage, elle m'a demandé qui se mariait ? Je lui ai répondu que c'était la petite Poirier du Bord-de-l'eau, avec Dominique, celui qui travaille chez Chose là-bas, et qui passait si souvent. Tu ne pouvais pas la voir, toi, parce qu'elle te tournait le dos, mais je me suis bien aperçu qu'elle pâlissait et qu'elle avait les yeux comme chavirés. Elle a dit : « C'est surprenant... » C'est pas de la maladie, ça ?

— Sûr et certain. Il faut absolument l'emmener chez le docteur !

Le médecin ordonna des fortifiants et conseilla de traiter la jeune fille avec tous les ménagements possibles. À la longue, elle parut se remettre un peu, et les saisons se succédant les unes aux autres, l'automne finit par revenir.

Un soir assez doux, comme la Louise faisait encore son tour de reconnaissance avant de fermer les portes, elle aperçut une ombre qui se détachait de l'arbre le plus proche, s'avançant à sa rencontre. Toute saisie, elle resta là, à attendre.

— Bonsoir la Louise ! dit l'homme. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

Elle le reconnut si bien, que se couvrant les yeux de son bras replié, elle se mit à pleurer. Lui qui était dur, refoula son émotion, et dit seulement :

— Faites-vous pas un chagrin de la sorte. C'est pas joli... Il s'en présentera d'autres. S'il y en a un parmi que vous ne haïssiez pas trop, un bon garçon, prenez-le et ce sera fini. Je m'étais promis de ne plus passer par ici, mais ce soir c'a été plus fort que moi. Je ne voulais par m'arrêter, non plus, et me voilà quand même. Je voulais vous dire encore une fois bonsoir, la Louise...

Elle essuya ses yeux du coin de son tablier, et à travers ses sanglots, demanda :

— C'était donc que vous l'aimiez ?

— Non... J'avais surtout besoin de me venger... Ah misère ! Je vous ai dit que j'avais le sang vif. Et puis, j'ai été surpris de la trouver si douce...

— Alors vous êtes heureux ?

— Je ne serai pas malheureux. Non... Elle est bonne, travaillante, d'humeur égale. Allons ! bonsoir la Louise... Je ne reviendrai plus... Il ne faut pas... Et si j'arrête, vous, rentrez. Il ne faut pas !...

Il s'en alla, courbé comme un vieillard. Quand il se fut engagé dans le chemin, que bordent de chaque côté les arbres géants, la Louise se prit à le suivre de loin, désespérée. Lui allait à grands pas et tourna bientôt avec la courbe de la route. Le vent qui prête une voix à la nature, s'éleva en ce moment et aussitôt un vieux pin, posté comme une sentinelle, branla la tête et se mit à chanter, doux et plaintif : « Il est malheureux : c'est fini ! fini ! » Tous les autres arbres reprirent en chœur, agitant leurs feuilles sèches : « C'est fini ! Sa vie est brisée ! Par ta faute... Toi, une femme, tu n'as pas eu pitié ? Honte ! Honte ! »

La Louise prit peur et s'enfuit en rebroussant chemin, mais les arbres ne se taisaient pas, et le vent lui sifflait des choses aux oreilles. À leur tour, les feuilles mortes qui jonchaient le sol s'émurent et, se levant en tourbillons, partirent à sa poursuite, comme des milliers de petites bêtes mauvaises, grimpant à ses jupes et la frôlant de toutes parts. Haletante, elle put enfin atteindre la porte et allait la refermer sur elle quand, prompt comme la pensée, le vent s'engouffra dans l'ouverture, et de son souffle froid et vengeur, avec un long hurlement sinistre qui retentit au dehors, il lui souffleta la face.

LE SECRET DE JEANNINE

— Madame Challau, vais-je l'emmener, oui ou non ?

— C'est à madame à décider... Moi je trouve que ce ne serait pas prudent, elle a si facilement le rhume, et un rhume peut mener loin...

— C'est vrai, mais avec des précautions ?... Tenez, je crois que je suis lâche ; je n'aurais jamais le courage de lui dire non quand elle espère passionnément oui !

— Oh ! que madame n'agisse pas à la légère. Je ne voudrais pas imposer mes avis, mais je crois que c'est très grave. Songez qu'elle est faible comme un petit poulet. Une nuit sans sommeil, une course au dehors, dans le froid, des émotions... Qu'est-ce qu'elle va devenir, cette enfant ?...

La jeune femme réfléchit une seconde, cruellement indécise.

Et puis :

— Madame Challau, dit-elle, vous êtes toujours de bon conseil et je vous obéis. S'il fallait ! Et par ma faute !... J'en deviendrais folle, voyez-vous... Comme vous dites, elle est si délicate, la pauvre, pauvre enfant. Mon Dieu, quand pourrai-je songer à elle sans trembler ?...

Et voilà qu'elle apparut justement, la petite Jeannine, celle dont on s'entretenait en ce moment : c'était une blonde fillette de six ans, au visage émacié, d'une rare distinction, aux immenses yeux bruns, insatiables et trop vivants. Elle souriait en s'avançant vers les deux femmes, et sur son visage levé, il y avait un tel rayonnement de bonheur secret, que la maman devina de quoi elle allait parler. À tout prix, elle voulut la prévenir et précipitamment :

— Mignonne, dit-elle, il y a longtemps que tu me demandes des histoires ?

— Oh ! oui, des histoires ! Des contes de Noël !

— Eh bien, si tu es raisonnable, maman va t'en raconter et de belles, que tu ne sais pas, des histoires toutes neuves.

— Demain ?

— Non non, ce soir, dans ton petit lit.

Le joli sourire disparut, et presque inquiète :

— Mais la Messe de minuit, s'enquit l'enfant ?

— Ma Jeannine est une grande fille, commença la maman avec beaucoup de douceur, en avançant les bras pour saisir la petite, on peut, n'est-ce pas, lui demander un petit sacrifice ?... La fillette recula brusquement, interdite :

— J'y vas pas ?... s'écria-t-elle d'une voix déchirante.

— Mignonne, ce sera pour l'an prochain, fit la maman, tendant les bras de nouveau.

— Pour l'an prochain, dit madame Challau. Mais l'enfant fit encore deux pas en arrière et avec le même geste tragique de désespoir :

— J'y vas pas !... répéta-t-elle. Et tout à coup, elle éclata en pleurs :

— Et le 'tit Jésus qui m'attend, sanglotait-elle, j'y ai dit dans ma prière !...

Sa mère la prit sur ses genoux, l'y berça tendrement, lui murmurant de douces choses, de ces riens qui, d'ordinaire, consolent vite les enfants ; elle lui parlait de sa tante qui viendrait demain, de grand-père, qu'on irait visiter au Jour de l'an et qui donnerait des étrennes. Qu'est-ce que Jeannine voulait pour ses étrennes ? Madame Challau, à genoux, unissait ses efforts à ceux de sa maîtresse pour calmer cette

grosse peine. En vain ! Les larmes coulaient toujours en abondance, tout le petit corps de l'enfant était secoué par les sanglots, ses mains brûlaient.

— Allons, fit la bonne dame en se levant, elle a l'âme encore plus fragile que le reste. Je la connais, si on ne lui ôte son chagrin, elle en fera une maladie : qu'elle y aille donc ! ...

Alors, sur le seuil de la vaste cuisine claire, un autre personnage se montra, qui promena ses yeux chercheurs, un peu partout : c'était Loulou, le frère de Jeannine, un gros petit garçon de trois ans, pas joli, robuste, et le plus gentil du monde. Et il dit, Loulou, après son examen, avec de graves hochements de tête qui aidaient les paroles embarrassées :

— Dame Challau, mais faut faire les beignes tout de suite, parce que, après souper, Loulou a toujours besoin d'un dodo. Et il voudrait les faire avec toi, et Nine aussi ! On rit, madame Challau se prépara à faire les beignes, et les idées noires s'enfuirent comme des oiseaux qui ont peur.

Il est très tard dans la nuit, car le premier coup de la messe vient de sonner ; madame Challau qui s'en doutait, s'en est assurée, en entr'ouvrant la porte.

— Il serait peut-être l'heure d'éveiller la petite, souffle-t-elle.

— Oui, allez-y donc madame Challau, et si elle a trop sommeil, laissez-la ; si je vous disais que je me sens le cœur serré comme à la veille d'un malheur ! ...

L'enfant parut bientôt, les paupières battantes un peu, les traits figés, et si pâle sous la clarté blanche du gaz, que la bonne madame Challau courut lui chercher deux doigts de vin rouge dans un verre. Ayant bu, la petite dit que ça chauffait et qu'elle était mieux. Alors, tout en lui faisant mille recommandations à mi-voix, crainte d'éveiller Loulou, on plaça un ruban dans ses cheveux blonds, on lui mit sa jolie robe bleue, sa plus chaude, ses guêtres, son long manteau blanc, avec le bonnet fourré aux attaches de soie, et au moment de sortir, madame Challau l'enveloppa encore d'un moelleux cache-nez tout blanc, qui lui couvrait le front, la bouche, le cou où il se nouait, ne laissant en tout, qu'une petite fente pour les grands yeux.

Jeannine trouva que c'était merveilleux dehors, la nuit de Noël. Elle n'avait pas froid, plutôt trop chaud, pas frayeur non plus, car il faisait doucement clair, et maman était là ! Des ombres noires se mouvaient tout le long de la rue blanche, et des maisons à façades illuminées, des groupes sortaient qui se mêlaient à elles, se dirigeant tous du même côté, et sous tant de pieds qui l'écrasaient, la neige dure chantait comme les grillons, l'été. Des voitures passaient très vite, avec leurs grelots sonnants. Les tramways grondaient au bas de la rue.

L'air était froid, très pur. Pas un nuage au ciel, rien que l'azur sombre que recouvrait la fine dentelle des étoiles. Et Jeannine qui contemplait ces milliers de points d'or, tremblants, se dit : « Ce qu'il doit faire clair chez le bon Dieu ! On voit que les anges ont allumé dans tous les petits coins ! » Et rêveuse, elle ajouta que le ciel doit être terriblement vieux, pour avoir une telle quantité de petits trous d'usure à son beau voile.

Dans l'église, elle ne sortit pas de son extase. Avant de prendre place dans leur banc, sa maman la mena voir l'Enfant-Jésus, si beau, tout frisé et qui souriait en tendant ses petits bras roses. La sainte Vierge sa mère, et aussi saint Joseph, étaient descendus du ciel avec lui ; il y avait en outre l'âne et le bœuf qui l'avaient réchauffé de leur souffle humide, quand il grelottait dans l'étable de Bethléem, pauvre petit Jésus ! Maintenant il ne sent plus le froid, c'est certain. Il y avait là, il est vrai, au moins une douzaine de lampions de toutes couleurs, et au fond, en arrière de saint Joseph, une ampoule électrique, mais tout cela fournissait très peu de chaleur, et croiriez-vous qu'il n'avait qu'un petite robe de mousseline courte et sans manches ?

L'église s'était emplie peu à peu, l'orgue faisait entendre sa grande voix, la messe commençait. Jeannine vit les célébrants, dans leurs habits d'or qui se promenaient devant l'autel éblouissant de lumière, et qui parlaient, et qui bénissaient, et qui priaient à genoux. L'encens fumait en embaumant, les chantres faisaient trembler l'air de leurs chants d'allégresse. Maman lisait pieusement dans son livre. « C'est Noël ! c'est la messe de minuit », se répétait Jeannine hors d'elle-même. Et ses grands yeux sombres ne se baissaient pas une minute, et flambaient comme la mèche des cierges. Vint le moment de la communion : quand elle revint de la sainte table, la maman aperçut sa petite fille qui s'était glissée au bout du banc et qui, penchée du côté de la crèche, souriait naïvement, exquise de confiance ; à un certain moment, elle fit un petit geste de la tête, comme pour dire : « Oui, oui, je comprends, c'est convenu ! » En voyant sa mère, elle tressaillit et regagna vivement sa place, au fond.

Au retour, madame Challau tint à déshabiller l'enfant elle-même. Elle lui palpa avec soin les mains, les pieds, la gorge, voulant à toute force qu'elle eût pris froid, mais la peau était tiède partout ; alors elle assura qu'il y avait là-dessous quelque miracle, et sa maîtresse lui ayant dit, par hasard, un mot du mystérieux entretien de la fillette avec le petit Jésus, elle se répéta, avec plus de force, demandant qu'on interrogeât l'enfant. Indulgente, la maman fit venir Jeannine :

— Mignonne, demanda-t-elle, que racontais-tu donc au petit Jésus quand maman est revenue de communier, tu sais bien ? La petite ne se troubla nullement, mais elle dit avec son fin sourire aimable, en soulevant les sourcils :

— Ah ! ça, je peux pas le dire, c'est un secret. On n'insista pas.

Des jours et des jours passèrent, Jeannine se portait à merveille, jamais elle n'avait été aussi gaie, aussi forte. Mais vers la dernière semaine de janvier, elle prit subitement des allures étranges : elle ne se levait pas le matin, et tout éveillée, demeurait au lit. « Pour se reposer, disait-elle. » À table, elle n'avait pas faim, devenait plus douce, plus obéissante. Quand Loulou l'invitait à jouer, elle disait toujours : « Oui ! » mais se lassait vite, et se jetait sur une chaise, accablée et toute pâle. Une après-midi, leur mère les surprit tous deux. Loulou et sa sœur, assis sur le canapé. Jeannine tenait l'enfant par le cou, et lui parlait avec animation ; le bon petit écoutait de toute son âme, les yeux ronds, le bouche ouverte. La maman fit quelques pas de leur côté, elle entendit : « Et le 'tit Jésus a dit... » – « C'est son secret, pensa-t-elle ; pourquoi le lui dit-elle à lui, et pas à moi, sa mère ? ... »

Un matin, Jeannine fit encore sa petite paresseuse, et ne voulut pas se lever. « Je ne la quitterai pas », pensa la maman, qui devenait inquiète ; et, comme madame Challau allait justement sortir pour son marché, elle lui donna ordre d'avertir le médecin en passant.

— Je le ferai même en m'en allant, répondit la bonne dame qui était loin d'être rassurée, selon son habitude, afin qu'il soit ici plus tôt. Cinq minutes plus tard, la petite eut une faiblesse effrayante, elle devint pâle comme la cire, ses narines se pincèrent, de grosses gouttes de sueur perlèrent à son front : la pauvre mère comprit nettement que la fin approchait. Tout en lui donnant les soins d'urgence, elle appela d'une grande voix épouvantée :

— Loulou ! Viens vite mon Lou ! Le pauvre petit bonhomme accourut en trottinant, tenant encore d'une main, son petit âne gris qui branlait la tête. Sa mère l'assit au pied du lit. Jeannine était déjà mieux.

— Loulou, dit-elle, je m'en vais au ciel, tu sais ?

Tu raconteras à maman comment le 'tit Jésus m'a dit ça. Et tout de suite elle demanda : « Madame Challau ? »

— Elle est sortie dit la maman, les lèvres blanches, elle va ramener le docteur.

— Pas besoin ! fit lentement la petite voix épuisée. Et s'adressant encore à Loulou, elle ajouta :

— Je m'en vais au bon Dieu, as-tu des commissions ?

— Oui, fit la grosse voix enfantine.

— Qu'est-ce que c'est ?

Mais le bébé ne sut pas dire, ou bien il fut effrayé de sentir la mort toute proche, et lâchant son petit âne, il se mit à pleurer. Alors la pauvrette demanda son chapelet et toutes ses statues, et dit à sa mère de faire des prières. Celle-ci obéit, et tout-à-coup, Jeannine recommença à pâlir. « Maman, ma... » Ce furent ses dernières paroles. Ses petites mains diaphanes se levèrent un instant, comme des ailes et retombèrent aussitôt. Jeannine avait fini de vivre.

Sa mère se leva et dit tout haut : « C'est fait ! » Puis, avec des mouvements très libres, elle abaissa les paupières de la petite morte, lui joignit les mains, plaça le corps frêle bien droit dans le lit et s'arrêta, indécise. Que faisait-on ensuite ? Ah ! elle s'y connaissait en morts, allez ! Ses parents, deux de ses frères, l'un adolescent, l'autre marié, son mari, avaient expiré dans ses bras. Elle s'y connaissait très bien, mais seulement, elle ne se rappelait pas... Que faisait-on ? Ah ! voici. Elle se dirigea vers la petite horloge du coin et l'arrêta, puis elle consulta le calendrier, suivant avec le doigt la ligne des chiffres ; elle vit qu'il fallait déchirer la page et le fit bruyamment.

— Tiens, deux février ! s'exclama-t-elle.

Et songeant au secret que Jeannine ne lui avait pas dit, elle se mit à rire, d'un petit rire sec de folie. Deux février, répéta-t-elle. Mais c'est aujourd'hui que le petit Jésus s'en va de nos églises. Elle revoyait l'enfant qui faisait signe de sa place : « Oui, oui, c'est convenu ! » Elle se mit à trembler de tous ses membres. Jeannine ne lui avait pas confié le divin secret. Quoi ! était-ce donc qu'elle en était indigne ?

Alors, elle tomba à genoux, et le front contre terre : « Mon Dieu, fit-elle, doux enfant de la crèche, vous me l'aviez donnée, vous me l'ôtez. Soyez à jamais béni ! »

Elle est jolie la chapelle du couvent, avec ses deux rangées de bancs vernis, sa profusion de peintures, son lustre ancien, son chemin de croix sculpté. On y respire le calme, la sécurité. Dans les allées, d'épais tapis boivent le bruit des pas. Trois ou quatre fenêtres lui versent la clarté du dehors et au milieu d'elles, une porte-fenêtre donne sur un balconnet de bois : c'est là que les petites filles qui font le ménage vont secouer leurs linges chargés de poussière. Pour peu qu'elles soient espiègles, elles ne manquent pas, alors, de faire beaucoup de bruit, toussent, laissent tomber leur linge, en faisant signe aux compagnes qui jouent en bas, dans la cour, de le leur rapporter. Pour peu qu'elles soient rêveuses, elles en profitent pour s'accouder un moment à la balustrade et contempler la moitié de la petite ville, ainsi étalée à leurs pieds ; spectacle qui n'est pas à dédaigner, surtout l'été, quand les arbres ont toutes leurs feuilles, et que les maisons cachent leurs fronts paisibles sous ces frondaisons envahissantes.

L'élève Claire Guilbault demanda et obtint la permission d'aller passer la récréation du midi à la chapelle, afin d'y réciter un chapelet qu'elle avait promis aux âmes. On était à la fin de mai : une sereine journée de soleil et de ciel bleu.

Cependant, l'atmosphère de la chapelle s'était conservée fraîche ; les jalousies fermées ne laissaient filtrer qu'un demi-jour sans éclat, et sur l'autel, deux gros bouquets de lilas embaumaient. La jeune fille s'agenouilla et commença sa prière ; elle allait la terminer, quand tout à coup, elle se rendit compte que, peu à peu, une griserie l'envahissait. Elle leva sa tête inclinée, et voyant les lilas, sourit. « Les fleurs que j'aime ! » murmura-t-elle, et plus attentive, avec volupté, elle aspira le parfum capiteux, délicat, exquis. Désirant peu retourner en récréation, elle s'assit, et les mains jointes, elle regarda autour d'elle les statues, l'autel, les cierges éteints, les peintures allégoriques du plafond, comme si ces choses se présentaient pour la première fois à ses regards. Ce qui n'était pas, pourtant, puisque depuis onze ans, elle fréquentait assidûment cette maison. Elle avait dix-sept ans et terminait ses études cette année même.

Mais, de fait, elle n'avait jamais vu la chapelle comme elle la voyait aujourd'hui : une singulière émotion la tenait, tandis qu'une joie immense lui soulevait l'âme. Elle offrit cette joie à Dieu comme la meilleure prière, et ne put s'empêcher de dire en elle-même : « Comme il fait bon ici. Beaux lilas, vous qui m'avez ouvert les yeux, soyez bénis ! » Des pas furtifs se firent entendre en arrière de la jeune fille ; après quoi la porte s'ouvrit presque silencieusement, se referma de même : une des religieuses qui priaient au fond de la chapelle, près de l'harmonium, venait de se retirer. Claire regarda l'horloge : une heure moins cinq minutes. Elle ne pensait pas qu'il fût si tard, et en s'inclinant pour prendre congé de son hôte divin, elle murmura : « Je voudrais rester ici toute l'après-midi ! Mon Dieu... Toute ma vie ! »

Le lendemain, à pareille heure, Claire reparut. Le cher parfum des lilas vint au-devant d'elle, l'enveloppa comme un nuage, et en touchant des doigts l'éponge imbibée d'eau bénite, pour se signer, elle constata avec bonheur que rien n'était changé depuis la veille. Dehors, il faisait toujours chaud et clair, mais il ventait et les lames des jalousies de la porte-fenêtre, qui étaient mobiles, s'agitaient incessamment, se soulevant, s'abaissant, comme des paupières, pour laisser passer à chaque mouvement un vif rayon de soleil. Claire s'agenouilla à la place choisie la veille, et tirant son petit chapelet de nacre, elle voulut en réciter un dizaine, pour chacune des personnes qui lui étaient chères. Les cris, les appels, les éclats de rire, tout le tapage que font les petites filles en jouant, montait jusqu'à cet asile de silence, mais la jeune fille n'en était point troublée. Le même bonheur que la veille, un peu déchirant déjà, lui emplissait le cœur. « Si tôt je dois partir, songeait-elle, et pour toujours ! » Les grains brillants passaient un à un, sous ses doigts ; elle avait conscience d'être bonne, pure, sainte, et priait avec une ferveur d'ange. Pour mon père... Pour ma mère...

Bientôt, la religieuse chargée de l'entretien de la chapelle, dont elle entendait depuis un instant le va-et-vient dans la sacristie, apparut, portant dans chaque main, un bouquet de lilas. Encore ! Les élèves s'ingéniaient à en offrir de plus en plus.

« Mère, maman vous envoie des lilas pour la chapelle ! » Claire regarda quelque temps les belles grappes de couleur tendre, encore frémissantes de la course et qui se balançaient au-dessus du vase de cristal, puis ses yeux se reportèrent sur la religieuse occupée à quelques menus arrangements dans le sanctuaire. Elle avait les manches relevées, un tablier d'indienne rayée par-dessus sa robe noire, et s'agitait silencieusement autour de l'autel, dérangeant les fleurs, replaçant la nappe... Claire, attendrie, suivait chacun de ses mouvements, et l'enviait tout bas. Tout à coup, la religieuse s'approcha de la Table de Communion, et se penchant, essaya de voir l'horloge. Machinalement, la jeune fille regarda aussi. Plus que trois minutes ! Elle ne pouvait le croire, et soupira de regret, en faisant glisser son chapelet, du creux de la main, dans l'étui de maroquin rouge, pour se retirer ensuite.

Désormais, Claire revint autant qu'elle le put, sans attirer l'attention. L'autel était toujours abondamment garni de lilas, dont la vie fragile s'exhalait en parfums suaves. Les statues semblaient la reconnaître et lui sourire. Il faisait bon prier. Cependant, elle n'y put bientôt trouver nulle douceur. Les jours s'envolaient avec une rapidité inouïe ; la fin approchait et son cœur en saignait. « Je vais partir ! répétait-elle comme un plainte, et ma vie de petite fille sera finie, finie. Je sais bien que je demeure tout près, ce qui me permettra de revenir, mais ce ne sera plus la même chose, je ne me sentirai plus jamais chez moi ». Ces tristes pensées se changeant en obsession, elle en vint à imaginer les rêves les plus fous. « Si j'étais, songeait-elle, mettons une vieille demoiselle, ayant eu des malheurs, et qui se serait retirée dans ce couvent. Pour occuper mes loisirs, j'aiderais à enseigner... mettons la musique. Je coudrais des vêtements pour les pauvres, des ornements d'autel... Et tous les midis, je ne manquerais pas de venir rendre visite au Saint-Sacrement ».

En attendant ce temps problématique, la dernière semaine arriva ; on comptait les jours, les heures. Enfin, ce fut la distribution des prix, et les fillettes s'envolèrent de tous côtés.

Cette nouvelle vie de Claire, dans sa famille, fut pour la jeune fille la plus agréable surprise. Elle n'en avait pas soupçonné les charmes subtils ni la vertu apaisante, et demeurait étonnée de voir tout avec d'autres yeux, comme quelques semaines plus tôt, dans la chapelle. Ses parents agirent à son égard avec une si tendre bonté, que bien souvent elle en aurait pleuré comme un enfant. Les petits s'entichèrent d'elle ; bientôt, il n'en fallut plus d'autre que la grande sœur pour leur préparer les beurrées de la collation ou les aider dans leurs leçons et leurs devoirs, quand les classes reprirent ; jusqu'à la petite Lucienne qui ne pouvait s'endormir avant que Claire ne l'eût embrassée dans son lit. Et, comme d'autre part, madame Guilbault qui avait toutes les ambitions pour sa grande, la traînait partout à sa suite, afin d'en faire une ménagère accomplie, il arriva que plus d'une fois, la jeune fille dut lever les bras au ciel en s'écriant, débordée et ravie : « Mais je n'ai pas le temps de souffler ! » Cependant les loisirs venaient à leurs heures, et quand elle ne sortait pas, Claire les employait sagement à faire de la musique ou des travaux d'aiguille, deux passions chez elle. C'est ainsi qu'elle put terminer ce dessus de coussin, portant trois roses sur un fond de toile écrue, extrêmement difficile d'exécution, et que son père trouvait moyen de montrer à tous les visiteurs : « C'est de ma fille ! Elle avait commencé cela au couvent, voyez-vous... » Suivant sa promesse, Claire allait régulièrement rendre visite à ses anciennes maîtresses, reçue par elles à bras ouverts, et traitée maintenant en jeune amie et en demoiselle, ce qui était bien amusant. On causait gaiement et avec abandon, et, à leurs questions affectueuses, Claire prenait un air tout sérieux et avec un mouvement de tête, comme si la chose était incroyable : « Mère, je suis heureuse comme tout ! », disait-elle.

Profitant des fêtes qui suivent ordinairement les grandes réunions familiales de Noël et du jour de l'An, monsieur et madame Guilbaut voulurent lancer, d'une façon officielle, leur fille dans le monde, un monde en petit, composé de la meilleure société de L... auquel leur famille appartenait de droit. Ce fut un beau succès. Sa joliesse, son charme, sa fine distinction, lui valurent, d'emblée tous les suffrages. Des gens sages : et observateurs vinrent confier à ses parents, étouffés d'émotion, qu'elle était la jeune fille la plus accomplie de sa génération. On l'accabla de préférences, de gâteries. On disait : « Cette petite est née véritablement pour être choyée. » Elle était la première à le croire, ce qui la préserva d'une trop grande vanité. Sitôt qu'il fut connu, on abusa de son talent de musicienne et on la paya en compliments. Elle apprit à danser et se prit d'un attrait passionné pour ce divertissement.

Dès lors, elle se montra un peu plus difficile et gourmande pour ses toilettes, et demanda d'avoir toujours une certaine somme d'argent, quelque chose de convenable, afin de pouvoir parer aux événements imprévus, et plus de loisirs qui lui permettraient de suivre le mouvement. Mais comme ses yeux bleus demeuraient limpides et son humeur enjouée bien égale, ses parents ne voulurent pas s'inquiéter et passèrent par tous ses désirs. Elle était jeune fille après tout ; un état délicieux et qui ne dure pas.

Pour Claire, il durait depuis trois années complète, quand tout à coup, sans aucun motif, elle se prit de nostalgie pour son couvent. En peu de temps, il se fit en elle un profond changement : les plaisirs tant aimés furent délaissés, les relations négligées, elle ne se soucia plus de ses succès. N'eût été la crainte de déplaire à ses parents, en le froissant lui-même, elle n'aurait pas hésité tant était grande sa lassitude, à donner congé à son ami, Paul Hervé Deland, un jeune homme sérieux cependant, d'un bel avenir (il était le seul architecte de L...) et grandement apprécié de monsieur et madame Guilbault. Mais Claire s'était dit : « Je ne me marierai point que je ne sois entièrement guérie, et qui sait si je guérirai jamais ? »

En effet, loin de s'apaiser, son ennui semblait croître de jour en jour. Elle éprouvait une joie inexprimable à rappeler ses souvenirs. Les chères journées du couvent, monotones, laborieuses, les récréations, les promenades, les prières. Plus fréquente que les autres une vision la hantait, lui laissant à l'âme un émoi presque sacré qui l'étonnait elle-même. Elle croyait revoir la chapelle, à demi-obscure, à demi-fraîche malgré l'été et finement embaumée de parfum de lilas. « Est-ce étrange comme je n'ai pu oublier, murmurait-elle ! » Elle multipliait ses visites aux mères, les interrogeant sans fin sur leurs occupations quotidiennes et écoutant leurs réponses avec ravissement. « Si seulement j'avais la vocation, disait-elle quelquefois, avec des larmes de désespoir dans les yeux, mais voilà, même par obéissance, je serais incapable de me plier à cette vie austère. Je suis trop gâtée. » Un jour elle ajouta, avec un sourire mélancolique et railleur pour elle-même : « Ce qu'il me faudrait, ce serait d'être une personne âgée, ayant eu des malheurs et qui se serait réfugiée au couvent, etc. »

Enfin il lui venait des jours de doute et d'angoisse durant lesquels elle se promettait de réagir contre cette démoralisation effrayante qui la gagnait, suivis de lendemains qui lui apportaient la conviction qu'elle n'avait qu'à attendre les événements, et l'enfonçaient davantage dans sa tristesse mauvaise. Elle éprouvait alors de violents accès de rancune contre son ami.

— Qu'est-il venu faire, celui-là ? Si je ne l'avais jamais connu, qui sait ?... Et maintenant pourquoi ne se retire-t-il pas ? Il doit cependant comprendre !... Autour d'elle on ignorait son secret et on ne laissait pas de s'inquiéter de sa gravité excessive.

Une nuit, elle ne parvenait pas à s'endormir, tenue éveillée par son mal. Où allait-elle ? Qu'adviendrait-il de tout cela ? Soudain elle fut saisie d'une pensée singulière et si rapide qu'elle en fut comme étourdie et ne put comprendre. On eût dit une petite voix très-précise et très-nette : « Rappelle-toi, il y a trois ans tu as souffert pareillement. Il s'agissait de quitter le couvent. Tu as gémi, pleuré. Tu disais : ‹ Non, non, ce n'est pas possible. › Qu'était-ce au fond ? De chers liens qui faisaient mal en se brisant, l'effroi d'un avenir inconnu. Cœur tendre et si faible, si faible. Aujourd'hui, voilà le grand tourment qui revient. Pressentirais-tu une nouvelle orientation de ta jeune vie ? Entre nous, ma mie, je crois que tu l'aimes et que tu as peur !... » Dans une première stupéfaction, Claire murmura : « Est-ce vrai ? Cela se pourrait-il ? » Mais elle reprit vite possession d'elle-même et se mit à rire : « Non, je ne l'aime pas d'amour et c'est même là chose certaine. Grand Dieu ! Même en sa présence, je ne puis oublier. Je sais bien que j'ai trop de cœur et cela aussi me donne raison. Quand il parlera il sera maître, toutes les voix se tairont, et je serai forte par cela même qui constitue ma faiblesse ».

Les jours qui suivirent lui apportèrent un peu de calme. Elle voulut s'observer et ne fit qu'accroître en elle l'impression première. Elle n'aimait pas monsieur Deland. Quel dommage qu'il fût si obstiné ! Avec délices elle reprit l'innocent petit jeu qui consistait à s'imaginer qu'elle était une vieille personne, assez fortunée, réfugiée au couvent et qui, etc. Elle réunissait ses souvenirs et avec un art parfait s'en composait une vie factice dont elle jouissait pleinement en esprit. Sa mère s'étonnait qu'elle pût demeurer si longtemps au piano, à jouer des airs sans rimes ni allures ou penchée sur son ouvrage sans ouvrir les lèvres ; et Claire souriait, se disant à elle-même : « Comme ce sera bon quand ce sera pour vrai ! » Car enfin elle vieillissait chaque jour. Lucienne qui grandissait la remplacerait bientôt et réunirait sur elle toutes les attentions avec sa pétulance et son ardeur à vivre. Entre temps, il fallait espérer que monsieur Deland aurait perdu patience. Alors Claire, devenue absolument libre, ferait œuvre pieuse en s'offrant comme aide à la maîtresse du couvent. Les leçons terminées elle s'en reviendrait en passant par la chapelle, et glissée dans un banc, prierait un peu. Surtout l'été, quand l'air est tiède, les jalousies fermées, et que sur l'autel les fleurs embaument...

On achevait de dîner quand subitement Claire s'avisa qu'elle avait encore oublié d'écrire à sa tante. Après s'être expliquée et excusée, elle se retira, jeta deux ou trois lignes de remerciements sur une carte, y colla un timbre et sortit sans prendre la peine de se coiffer, car le bureau n'était pas loin. Dans les rues pas un chat : c'était l'heure sacrée du dîner et à L... on est de mœurs fort simples. Au moment de jeter sa missive dans la boîte, la jeune fille eut l'idée de relire ce qu'elle avait écrit, ensuite elle retourna la carte, contempla la gravure, et enfin envoya le petit carton dans la boîte. En se retournant elle se trouva face à face avec monsieur Deland. Ils ne purent s'empêcher de rire tous les deux.

— Vous ne m'aviez pas reconnue, demanda Claire ?

— Parfaitement, au contraire, alors je me suis hâté.

— Vous veniez mettre une lettre à la poste ?

— Et vous une carte ?

Ils rirent encore, joyeusement, en se demandant quel bon vent soufflait de leur côté ; il y avait beau temps qu'ils ne s'étaient parlé avec autant d'abandon. Monsieur Deland réfléchissait.

— Vous êtes libre, demanda-t-il tout à coup ?

— Mais...

— Venez avec moi !

— Et où donc ?...

— Je ne puis m'expliquer, c'est une surprise.

Elle était pour ce soir, j'avais averti vos parents. Mais un contre-temps fâcheux : je dois justement partir pour la ville par le train de huit heures. Il m'en coûte d'attendre encore. Claire, faites-moi plaisir !...

— Au moins que je coure avertir mes parents.

— Je crois que c'est inutile, on ne s'inquiétera pas de votre courte absence, et mes minutes sont précieuses.

Après un instant de forte hésitation, Claire se laissa gagner, à seule fin de se débarrasser du fâcheux, contre qui elle sentait renaître une ancienne animosité. Cependant au premier coin de rue qu'ils tournèrent, la jeune fille ne put s'empêcher de dire : « Mon Dieu ! il y a un siècle que je ne suis passée de ce côté ! » Ce qui provoqua chez son compagnon un large sourire accompagné d'un pétillement des yeux. Ils tournèrent à un autre coin et Claire eut une autre exclamation : « Mais, mais... C'est joli monsieur Deland !... » Devant eux, à l'ancienne place d'un lot vacant s'élevait un cottage, aux formes d'une élégance très pure et fraîchement terminé, cela se devinait ; Claire ne l'avait jamais vu auparavant et elle demeurait ravie d'admiration. Un certain espace de terrain séparait la maisonnette du trottoir ; là s'élevaient du côté droit les troncs robustes de deux gros vieux arbres, dont les branches noueuses, chargées de feuilles, s'étendaient au-dessus du toit comme des bras gardiens. Claire demanda, et sa voix s'altérait d'émotion.

— Monsieur Deland, c'est vous qui avez fait les plans ?

— Oui, en êtes-vous satisfaite, Claire ? J'avais prié vos parents de vous surveiller pour que vous ne puissiez venir de ce côté avant que le tout soit bien fini, voilà pourquoi je vous ai dit : « C'est une surprise ! » Venez, nous allons visiter l'intérieur. Vous y serez chez vous, du moins, je l'espère. J'ai tant essayé de me conformer à tous vos goûts. Non, j'ai menti tout à l'heure, ce n'est pas moi qui ai fait les plans de cette villa, c'est mademoiselle Claire Guilbault, architecte incomparable.

Il continuait de rire, après ce badinage moins léger qu'on eût pu croire, en poussant la grille basse en fer forgé. Ils entrèrent. Claire ne voulut pas monter, et son compagnon se mit à lui nommer les pièces, le grand salon, le boudoir, la salle à manger, etc. avec une telle assurance que la jeune fille sourit.

— Êtes-vous certain que les locataires n'en décideront pas autrement ?...

— J'ai l'affiche toute prête, Claire, « Maison à louer ou à vendre ». Dites-moi si je dois la coller... dès demain ?...

— Mais, fit-elle avec un sourire qui se figeait et un peu nerveusement, excusez-moi, il faut que je me sauve, m'accompagnez-vous ? Les gens... Paul Hervé

Deland se plaça devant la porte et croisa les bras.

Un flot de sang lui empourpra le visage.

— Pardon, fit-il presque brutalement, vous ne sortirez pas. Je crois que l'heure des explications est venue. Assez souffrir comme cela, je suis à bout, moi ! Claire, regardez-moi !...

Avant de pouvoir se ressaisir, elle regarda et dans les yeux qui l'attendaient, elle vit tant d'amour, de désir, de loyauté, avec une pointe d'angoisse qui persistait, qu'elle se sentit perdue.

— Claire, m'aimez-vous ? Voulez-vous m'épouser ?...

— Oui.

— Quand ? ...

— Quand vous voudrez ! ...

— La jolie petite maison, Claire, nous la garderons pour nous... Pourquoi m'avoir fait souffrir si longtemps ?

— Je ne savais pas, je ne connaissais pas et j'avais peur.

— Pour toujours, n'est-ce pas ? Claire, ma très chère, ma bien-aimée Claire, et sans regrets ?

— Sans regrets ! dit-elle...

Le jeune homme ouvrit la porte et tous deux s'avancèrent jusqu'à la grille sans prononcer une seule parole. Là, Claire se retourna tout à coup, et tandis que ses lèvres roses s'allongeaient, faisant la moue, elle tendit la main en un geste volontaire d'enfant gâtée vers le côté droit de la maison, là où il n'y avait pas d'arbres, mais rien qu'un espace nu :

— Au moins, dit-elle avec un imperceptible soupir, au moins, vous planterez des lilas !...

UN BEAU SOIR D'ÉTÉ

Vers les huit heures et demie, mademoiselle Aimée, l'ancienne maîtresse d'école, sortit prendre le frais. En premier lieu, elle avait décidé de se mettre au lit immédiatement après sa prière, parce que le lendemain serait jour de lessive et de fatigue, sans compter qu'elle n'avait guère le cœur à la joie : son frère lui causait assez d'inquiétude !

Mais comme elle ouvrait les draps et redressait l'oreiller, elle avait aperçu par la fenêtre un carré de bleu semé d'étoiles d'or, comme un étoffe merveilleuse, et elle s'était dit avec simplicité : « Je suis une grande nigaude. Mettons que je me couche tout de suite, je ne dormirai pas avant une heure, je le sais, ou bien je rêverai aux brigands. Allons donc, plutôt, voir le soir qui arrive, et nous féliciterons le bon Dieu ! »

Et mademoiselle Aimée sortit à pas de fantôme, très longue dans sa robe noire, avec ses lunettes miroitantes et sa grande bouche serrée. Elle avança jusqu'au bout de l'allée et s'accouda un moment à la barrière. C'était un beau soir d'été, calme et fraîchissant. La lune commençait à s'élever au-dessus du bois lointain, ronde et nette parmi les étoiles scintillantes. Sa lumière pâle s'épandait à flots sur les choses, les feuilles paraissaient vernies d'argent, des étincelles s'accrochaient aux roches grises. Mademoiselle Aimée regarda ses mains et les vit blanches comme de la cire. La chanson monotone des grenouilles montait dans l'air tranquille. Mademoiselle Aimée entendit aussi ses voisins qui causaient à voix basse, sereine et presque voilée :

« Une bonne petite pluie pour demain ou après demain, ça ne ferait pas tort, sûr et certain ! La terre est sèche et commence à durcir ». Mademoiselle Aimée jeta un coup d'œil sur l'unique rue du village : de rares enfants la traversaient en jouant, devant chaque maison, des groupes devisaient joyeusement. L'idée lui vint de se rendre jusqu'au pont qui n'était pas loin d'ailleurs. Elle poussa la barrière qui se ferma avec un bruit discret, et les pieds dans la poussière molle, elle avança lentement. Une senteur de miel lui arrivait de quelque champ de sarrazin invisible et les vieux ormes géants, les frênes, les érables à tête ronde, qui bordaient la route de chaque côté, et rejoignaient leurs branches comme des amis qui se tendent la main, faisaient à mademoiselle Aimée un arc de triomphe que la lumière ne traversait pas. À l'entrée du pont elle aperçut un peuplier solitaire, planté comme une torche et tout flamboyant de lumière de lune. Elle vint s'appuyer au parapet, et regarda couler l'eau brune, murmurante, qui réfléchissait les astres et les faisait danser comme des esquifs trop frêles. L'air était singulièrement frais au-dessus de la rivière : mademoiselle Aimée rêva d'être un de ces insectes qu'on appelle des « patineurs » et qui glissent sur l'eau comme sur une glace solide. Les talus abrupts étaient fourrés d'herbe grasse et luisante, les mouches-à-feu commençaient à y promener leurs étincelles rouges. Au loin une vache inquiète se mit à meugler, étrangement, dans la paix du soir.

Mademoiselle Aimée retourna sur ses pas. Elle ne rencontra personne sauf les chauves-souris qui rasaient la terre de leur aile noire, et les maringouins qui vinrent « siler » à ses oreilles. La brise se leva tout-à-coup, un long frémissement sourd passa dans les grands arbres, la poussière se souleva et courut comme une vague légère, puis tout s'apaisa. De nouveau, la barrière fit toc ! en se fermant, le gravier s'écrasa sous les pieds de mademoiselle Aimée qui vint s'asseoir au bord du perron, les jambes pendantes comme au temps où elle était fillette. Les voisins n'avaient pas cessé de causer : « Le petit Joseph, c'est pas un fou, je te le dis. Quand il aura fini à l'école, si le curé veut s'en mêler, on le mettra au collège. Il est si pieux, peut-être bien qu'il fera un prêtre ?... »

Mademoiselle Aimée rêva. La chanson mélancolique des grenouilles montait toujours dans l'air très calme. Les étoiles continuaient à palpiter comme des cœurs, au fond du grand ciel voûté. La lune glissante penchait vers l'occident ; un moment, frappé de ses rayons, le toit de fer blanc de l'église se mit à reluire, comme si on l'eût peint de lumière vermeille. L'ombre de la maison s'étendit, devant mademoiselle Aimée, ainsi qu'un mur tombé. À intervalles presque réguliers, la brise se levait comme un souffle, et les arbres soupiraient et se balançaient mollement à moitié endormis.

L'heure passa. Les voisins se turent et rentrèrent. Des bruits de porte qu'on verrouille, des jalousies qu'on ferme, éclatèrent dans la nuit. Mademoiselle Aimée rêvait pleinement. Bientôt l'horloge sonna douze coups : elle entendit et eut de grands yeux étonnés.

En poussant la porte pour entrer, elle aperçut la lune qui regardait par la fenêtre. Cela la troubla et lui fit perdre la tête, et elle dit tout haut, avec un drôle de rire ému : « De beaux soirs de paix comme celui-ci, cela fait du bien à l'âme. Cela change les idées... » Elle monta trois marches d'escalier, puis elle toussa, et se retournant vers les chaises raides qui se profilaient dans la lumière grise, elle répéta d'un air sévère, comme si elles eussent protesté : « Je vous dis que cela change les idées ! »

LA FIANCÉE DE NOËL

Voici ce que j'ai à raconter pour ma Noël. Maman était tellement mieux depuis la veille, et la nuit s'annonçait si calme, que j'envoyai ma tante Julie à la messe. Je l'appelle tante plutôt à cause de son âge, car au fait, elle n'est que la cousine au second degré de maman, en même temps que payse, et elle cumule ici les fonctions de cuisinière, de bonne, de garde-malade et d'amie de tout repos. Je me réjouissais de pouvoir lui procurer ce petit plaisir. « Il y a exactement trente-deux ans que je ne suis pas allée à la messe de minuit », me confiait-elle, en s'habillant pour sortir. Et toutes ses rides riaient.

Maman n'a presque pas dormi, et nous avons babillé tout le temps. Elle était bien, que c'en était incroyable, et je songeais que depuis longtemps Noël ne s'était présenté à nous avec autant de clémence.

Avec ma tante Julie revenue de l'église, je pris le réveillon, un petit réveillon très sage : du pain, du beurre, des gâteaux secs, toutes choses légères pour l'estomac, et du chocolat chaud aussi. Tante aurait voulu que je me couche dans mon lit, mais je n'ai pas cédé. « Reposez-vous vous-même, lui ai-je dit. Dans quelques heures, il me faudra assister à la messe, et au retour, si je me sens lasse, je suivrai votre conseil. » Alors, je me suis nichée dans le grand fauteuil, où j'ai reposé mieux qu'une reine. En tout, maman m'a appelée trois pauvres petites fois.

J'allai entendre la première messe à Saint-Louis : une poignée d'assistants, et moi seule de jeune. En m'en revenant, je regardais les hautes maisons silencieuses, avec leurs portes closes et leurs fenêtres habillées de riches rideaux. J'essayais de pénétrer leur secret, et il me semblait qu'un parfum de fête continuait de flotter autour des pierres grises. La journée s'annonçait froide et magnifique ; la neige du trottoir, piétinée à outrance, s'était tassée en petites bosses inégales, sur lesquelles je glissais à tout moment. Un calme plat engourdissait la ville à cette heure matinale : comme j'allais traverser la rue Saint-Denis, je vis un tramway qui la descendait lentement et en traînant les roues, comme à moitié endormi.

Un insurmontable dégoût me saisit au moment d'entrer chez moi : n'allais-je pas étouffer entre ces murs ? J'aurais voulu partir à grands pas, marcher et marcher encore le long de ces rues désertes, marcher jusqu'à ce que la tête me tournât et que mes jambes faiblissent sous moi : je me disais que ce serait délicieux !

Tante avait eu garde d'oublier ma demi-promesse et elle n'eut de repos que je ne fusse entre mes draps. Après m'avoir bordée comme un enfant, elle prit soin de baisser les stores et de pousser la porte, afin que rien ne puisse troubler mon repos.

Quand je me levai, il était – j'ose à peine l'avouer – une heure et demie après midi. Je me hâtai de réparer le désordre de ma chambre, mais je m'attardai à ma toilette, et ce pour deux raisons : parce que c'est fête et puis parce que j'attends une visite. Depuis un dizaine de minutes, maman s'était remise à sommeiller. Pendant que je dormais, elle avait eu un commencement de crise, une bagatelle. Que j'ai hâte que le docteur la voie, j'ai idée qu'il sera surpris. Si elle allait guérir ? Franchement, je n'en serais pas étonnée. Quand je dis qu'elle se porte comme un charme !

Mes prévisions du matin étaient justes, car en entrant dans le boudoir, je l'aperçus rempli de rayons de soleil. Je m'assis au milieu d'eux avec ma robe claire et mes souliers vernis, n'ayant envie ni de lire, ni de parler, ni de rien : la joie que je possédais et celle qui allait venir me suffisaient.

Une bande de moineaux gris vint s'abattre sur les fils téléphoniques qui se balancèrent sous le poids de leurs corps minuscules. Des équipages qui passaient dans la rue répandaient une joyeuse sonnaille de grelots. Tante entra bientôt de sa démarche lourde et dandinante, portant une assiette garnie de grosses oranges parfumées qu'elle posa sur la table, à côté d'un plat de cristal contenant des bonbons. « Prends-en, mon petit loup, me dit-elle, c'est Noël ! »

Oui, c'est Noël, et Noël comme je l'aime. Ce qu'il me faudrait maintenant pour mettre le comble à mon enchantement, ce serait que mon ami vînt – et il va venir ; qu'il s'approchât de moi et me sourît – oh ! il le fera, et qu'il me dît, mon ami aux yeux bruns et aux fines moustaches : « Mamie, voulez-vous me prêter votre main ? » Je la lui tendrais. Il la tiendrait quelque temps dans les siennes, et bientôt, je verrais une bague luire à mon doigt. « Vous voilà mienne pour toujours, dirait-il. Le voulez-vous ? Dites-moi, mamie, si vous le voulez ? »

Je jurerais, il joindrait son serment au mien, et sous le regard ravi de maman et de tante Julie accourue, nous échangerions les graves paroles qui fixent un avenir. Mon rêve m'amuse ; il n'est pas nouveau et ne m'illusionne pas ; cependant je le recommence dix fois, vingt fois, changeant quelque détail, rallongeant de lendemains merveilleux. C'est la jeunesse que je ne parviens pas à mâter avant l'heure, malgré la dure discipline de chaque jour, et qui essaye de reprendre ses droits. Laissons-lui pleine liberté pour aujourd'hui. J'appuie ma tête au dossier de la chaise, en fermant les yeux, et si tante Julie m'observe, elle doit penser que je ris aux anges.

Un coup de sonnette étouffé. Ce ne peut être que lui ou le médecin... C'est lui.

Nous nous installons l'un en face de l'autre, près de la fenêtre, et nous causons. Il se déclare extrêmement heureux des bonnes nouvelles concernant maman, et à mon tour je m'informe des siens. Le réveillon s'est donné chez sa mère, cette nuit ; beaucoup de monde, et il a dû s'amuser fort ; il ne l'explique point, pour en pas m'attrister, moi qui ne sors jamais, mais je le devine à une certaine lueur de ses yeux. Ce soir, autre réunion chez son oncle Paul... « Irez-vous ? » Il me parut bien troublé pour une aussi petite question, et avant de répondre, il me scruta du regard, avec une expression indéfinissable, et plus bas encore qu'à mi-voix, toujours sous prétexte de ne pas éveiller maman : « Ceci, me dit-il, dépendra de vous seule. Je m'explique : vous connaissez, n'est-ce pas, cette bague ancienne que possède ma mère, un précieux joyau qu'elle a toujours destiné à la fiancée de son fils ? Hier, elle me l'a mise entre les mains, et si vous vouliez m'en donner la permission, ce soir... eh bien, ce soir, je vous l'apporterais. » Je ne crois pas que jamais le cœur m'ait battu avec cette force ; il me sautait jusqu'à la gorge et je pensais ne pouvoir parvenir à prononcer le mot qu'il fallait. Enfin, sortant de ma pétrification, je secouai la tête, et tremblante, et souriante : « Ce serait bien beau, dis-je, mais nous avons le temps ».

— Croyez-vous ? répliqua-t-il, avec une intonation si marquée que j'en tressaillis. Il parut rassembler ses idées.

— « N'êtes-vous pas impatiente de vivre enfin de la vraie vie ? Votre long dévouement vous en donnerait pleinement le droit, et songez que nos plus belles années passent, passent. Vous avez tort de vous inquiéter de votre mère. En quoi souffrirait- elle de votre changement de situation ? Nous la garderions près de nous avec votre incomparable tante Julie et vous ne cesseriez pas d'être à elle, comme par le passé ; de plus, il me semble que je ne serais pas un mauvais fils ».

En l'entendant parler de la sorte, je fus prise d'une grande douleur et d'une grande honte, qu'avivait le souvenir de mes lassitudes du matin, et de mes imaginations étourdies de tout à l'heure. Je ne pouvais croire qu'il eût parlé selon lui-même, et j'attendais toujours un autre mot où je pourrais le reconnaître. Devant mon silence et voyant la rougeur de mon front, un peu de sang envahit aussi son visage qu'il releva d'un mouvement dur : « En deux mots, dit-il, faites-moi connaître votre réponse, je vous en prie, et que ce soit fini ».

— « Il faut m'attendre, monsieur, ou m'abandonner, c'est là toute ma réponse et je crois que vous la connaissez depuis longtemps. » Cette réplique m'avait totalement échappé, je demeurai stupide de l'avoir prononcée, mais sans parvenir à la regretter.

Aussitôt, il s'inclina en disant : « Parfait ». Et avec une désinvolture admirable, il tourna la conversation, dont il fit les grands frais, s'anima, parla plaisamment de ceci, de cela, mais la barre rapprochée de ses sourcils demeurait immuable. Il est parti ainsi.

Afin que ma tante puisse voir à son souper, j'allai la relever de sa faction auprès du lit de maman. J'avais, moins que jamais, le goût de lire et je ne voulais absolument pas pleurer ; je tremblais que maman ne s'éveillât avant le crépuscule complet et ne vît mon visage bouleversé. Cette crainte se fit bientôt si insupportable que je décidai d'aller trouver ma tante dans la cuisine ; en me tenant debout, sur le seuil de la porte, je pourrais facilement surveiller la chambre. Ma tante fut effrayée en m'apercevant et s'élança vers la chambre, criant : « Qu'y a-t-il donc ? » Mais je l'arrêtai par le bras en disant : « Calmez-vous, ma tante. Il n'y a rien du tout, maman dort toujours, seulement je suis fatiguée d'être assise et voudrais me reposer sur mes pieds. »

— Pauvre petite ! Mais sais-tu qu'elle a fait un grand progrès ta maman. Le pire est passé maintenant, elle en a pour dix ans à vivre, voilà ce que je dis, moi ! » La conversation continua ainsi quelques minutes, et puis, comme il faisait plus brun, je voulus retourner dans la chambre. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant d'abord les chers yeux de maman, grands ouverts qui me souriaient. Je me précipitai près du lit. Elle s'informa d'abord de l'heure qu'il était, de tante Julie, ensuite elle voulut m'entendre raconter toute ma journée. Ce que je fis.

« Ah ! ton petit ami est venu, fit-elle, songeuse ? J'ai idée qu'un beau jour il va me demander ma petite fille pour l'emporter avec lui. »

— Non, maman, répliquai-je vivement, en sentant par tout le corps une moiteur soudaine, comme lorsqu'on va se pâmer de faiblesse. Tant que vous vivrez je suis entièrement à vous, ma maman, et mon ami le sait.

— Vrai, s'écria-t-elle, tu lui as dit cela ? Eh bien ! montre ton visage que je sache.

Je l'avançai sans crainte.

— Comme tu me fais plaisir, fit-elle en serrant de toute sa force de malade, ma main qu'elle tenait dans les siennes. Je ne te l'aurais jamais dit, mais si tu avais dû m'abandonner, je serais morte, oui, morte, peut- être le même jour. Ce doit être parce que je suis malade et vieille, que j'ai le cœur si lâche et si égoïste, mais aussi je n'ai qu'une petite fille, savoir qu'elle ne m'appartient plus, qu'elle s'est donnée à un autre, je serais partie à mon tour.

Sa voix chevrotait, mais elle ne s'arrêta pas.

— Peux-tu me promettre que tu ne m'abandonneras jamais, jusqu'à ce que je sois dans la tombe ?

— Je promets, lui dis-je.

— Même si tu devais attendre de longues années ?

— Oui, maman, et j'espère bien que je devrai attendre longtemps, longtemps. Alors je sentis sur ma main le frôlement du cher vieux visage, une larme la mouilla ; sur un doigt, l'annulaire, ses lèvres se posèrent en une chaude caresse.

Et c'est ainsi que, par ce soir de Noël qui tombait mélancolique, gris au dehors, plus sombre dans la maison, avec de graves paroles et un baiser qu'elle m'a mis au doigt, maman m'a fiancée.

PAGES DE JOURNAL

Mon petit journal, j'ai quelque chose de bon dans l'âme depuis un mois, et comme toujours, je voudrais le confier à tes feuillets blancs, gardiens très sûrs. Ce que c'est au juste ? Je ne sais pas, je vais tout te conter pêle-mêle, comme cela viendra.

L'autre jour, l'oncle Joseph, venu en ville par hasard, ne manqua pas de nous rendre un bout de visite ; il nous donnait des nouvelles de celui-ci, de celui-là... « Et Marie-Anne ? » avons-nous demandé.

Sa figure qui souriait, s'assombrit : « Ça ne va pas bien chez Marie-Anne, prononça-t-il. Son petit dernier lui coûte gros de fatigues, et vous seriez surpris de voir comme elle a pâli et maigri. Sa mère se désole de ne pouvoir lui donner un coup de main. Mais le moyen ?... Depuis le commencement de l'automne, ses rhumatismes des jambes ne lui laissent pas de répit. »

Ces paroles me firent de la peine et j'eus un poids sur le cœur jusqu'au lendemain, lorsque je dis à maman : « Si j'allais passer quelque temps avec Marie-Anne ?... » Maman m'approuva des deux mains, si l'on peut dire, et deux jours plus tard, un soir, j'arrivais chez ma cousine.

Comme on me reçut !... Oh ! ce bon rire de Francis qui éclatait pour un rien, montait jusqu'au plafond, emplissant la cuisine chaude ! J'en traduisais le clair langage, comme on lit une lettre : « Marie-Anne qui va se reposer ! Et les enfants seront propres quand même, la maison bien tenue... Et les pauvres minces économies, si longues à amasser, ne bougeront pas de leur coin. Ah cousine ! Vous me rendez gai, vous me rendez bon ! » ... Après un moment de timidité, les enfants ne purent résister à tant de joie qui était dans l'air, et me fêtèrent par du tapage. Leur mère avait beau gronder... « Ils sont fous comme le balai », m'avouait-elle. Pauvre Marie-Anne ! C'était sûrement la moins bruyante. Elle me servait un léger souper, fabriqué hâtivement, et j'étais surprise de la voir disparaître à toute minute dans la chambre voisine. Je vous demande un peu, ce qu'elle allait faire là ? Elle ne nous expliquait pas ses absences, mais je finis par remarquer qu'à chacun de ses retours, ses yeux luisaient comme de l'argent poli, sous les rayons de la lampe, et sa voix, toute contenue, tremblotait, on eût dit, quand elle me demandait : « Le pain n'est pas bien frais, n'est-ce pas ? Veux-tu un peu de thé encore ? Si tu nous avais prévenus, je t'aurais fait des tartes aux pommes, tu les aimais, il me semble ? » Ses joues étaient roses un peu, ses lèvres légèrement gonflées... Quoi ! Aurait-elle pleuré ?...

Je me levai tard le lendemain. Francis était parti et mon seul déjeuner m'attendait dans le réchaud. Près de la table à moitié desservie, les enfants jouaient sans bruit, à la façon des sauvages ; je vis cela en descendant l'étroit escalier de bois, dont chaque marche criait sous mes pieds. Je vis aussi Marie-Anne qui agitait le berceau d'un geste las, et aussitôt, les paroles tristes de l'oncle me chantèrent au fond des oreilles :

« Son petit dernier lui coûte gros de fatigues, elle a pâli et maigris. Comme je m'approchais, voulant examiner l'enfant à la lumière du jour, un cri n'échappa : « Pauvre petit ! » Jamais de ma vie je n'ai

vu un petit être aussi décharné. Il était couché sur le dos, les joues flasques, les yeux mi-clos, la bouche douloureuse, ses bras, qui étaient étendus, comme inertes, me parurent gros comme un doigt de Francis, une longue mèche de cheveux se collait à son front de cire. Quelle pitié !... Le cœur me faisait mal !... À mon exclamation, la maman avait relevé la tête, et je fus épouvantée de l'expression de calme désespoir qui glaçait sa figure.

Elle branla plusieurs fois la tête, les yeux au loin, et de ses lèvres qui faisaient la moue : « Il ne vivra pas », me dit-elle. Le bébé geignait, elle le prit dans ses bras et voulut se lever pour me servir à déjeuner. Je l'arrêtai vivement : « À quoi penses-tu ? lui dis-je, tu n'as donc pas compris que je suis venue à toi pour être ta servante, ta femme de peine, ton esclave s'il le faut. Et tu n'as pas le droit de dire non parce qu'il s'agit de lui, de ton cher petit malade. » Las ! ne l'avais-je pas cherché ? Marie-Anne était faible, trahie à tout moment par ses nerfs. Pourquoi l'attendrir ? Elle éclata en sanglots sous les yeux étonnés des enfants, serrant son bébé dans ses bras, le couvrant de baisers insensés, et elle disait : « Je ne veux pas qu'il meure ! Je le soignerai mieux à présent. Mourir ?... Non, non, c'est impossible, cela me fait peur !... Mon plus petit !... »

Je tins amplement ma promesse ; vive et infatigable comme je suis, la besogne ne me pesait pas lourd. Je fis même du surplus, et en premier lieu, ce fameux, cet incomparable nettoyage que je ne puis me rappeler sans lever un peu la tête, comme les orateurs quand ils sont crânes. Toute la maison y passa, pièce par pièce, et les enfants m'aidèrent. Ceci, je voulus le dire à Francis qui me rit au nez, car le plus vieux n'a pas ses cinq ans, mais je ne m'affectai de rien ; je sais, moi, que l'on peut des prodiges quand on aime, et j'avais fait la conquête des enfants. Je rentrai aussi les fleurs que la gelée tuait : cela me fit rire de tasser avec mes doigts la terre autour des boutures. Chère vieille terre ! Depuis si longtemps que je ne l'avais caressée... Enfin je fis beaucoup de couture, – sans me vanter comme disent les gens – et du tricot et des reprises.

L'émotion me gagnait bien souvent en découvrant maints petits ouvrages inachevés. Quand elle était présente, Marie-Anne m'expliquait : « J'en étais si dégoûtée !... Il n'y a pas à dire cousine, tu es venue à temps, je me mourais à petit feu, sans qu'il y parût. Francis m'aime beaucoup et de me voir en cet état le mettait tout chagrin, à preuve qu'il avait dépensé, sans me le dire, pour le petit et pour moi, les trois quarts de nos économies, lui qui en était si fier, pauvre Francis ! Ce n'est pas tout, quand il me voyait trop mal, il me défendait de faire les lits, et préparait lui-même les repas du matin et du soir. Mais ce n'était pas comme toi, vois-tu. J'étais touchée et ma figure larmoyante l'ennuyait ; puis ces besognes de femmes étaient un peu étranges pour ses mains gourdes, il s'impatientait, bousculait les enfants, se tournait les sangs pour la moindre gaucherie. Crois-tu que j'aurais été plus fatiguée en faisant le travail toute seule ? Ah ! pauvre chérie, tu ne sais pas comme cela coûte cher d'être maman quand on est pauvre ! »

D'autres fois Marie-Anne s'informait : « C'est bien laid, bien désert ici, tu ne t'ennuies pas ?... » Je dus conclure de ces paroles, que Marie-Anne ne me connaissait pas bien. La petite vie simple et laborieuse que je menais depuis mon arrivée me faisait à l'âme le même effet que l'air très sain de la campagne aux poumons : je me sentais le cœur large, large à pouvoir contenir l'univers, je riais et chantais tout le long du jour, et le soir seulement, en me mettant au lit, je constatais que mes membres étaient lourds de bonne fatigue.

Je te dis, petit journal, qu'ils seront parmi les plus beaux jours de ma vie ceux que j'ai passés là, dans la petite maison basse, seulette au milieu des champs et des prés que l'automne envahissait sournoisement. J'ai toujours tant aimé l'automne ! Chez Marie-Anne, je l'ai trouvé délicieux, quoique je fusse venue un peu tard, paraît-il. Le ciel gris où les nuages faisaient des houles, les arbres qui semaient leurs feuilles, la lumière indécise, l'air trop calme, le sol dur qui résonnait sous les pieds avec un bruit mat, tout cela m'ensorcelait, je ne m'en rassasiais pas. Je me sentais chez nous, avec les gens aussi bien qu'avec les choses ; les paysans avec qui je causais sur les routes disaient de moi : « Elle n'est pas gênante, c'est comme si on l'avait toujours connue ! »

Tous les soirs, quand il commençait à faire brun, je venais m'asseoir avec mon tricot près de la fenêtre, exprès pour voir passer trois enfants, nos voisins, qui revenaient de l'école : cela me rappelait mon enfance. La dernière fois que je les vis, le petit garçon marchait vite et droit, les mains dans les poches, la tête baissée et le cou rentré, parce que le vent cinglait rudement. L'une des fillettes portait un manteau court, usé, qui laissait voir le bas de sa robe sombre et son tablier d'indienne rose ; l'autre, plus petite, avait mis la mante de drap de sa maman qui lui descendait jusqu'aux bottines, avec un petit châle de laine plié en pointe et retenu sous le menton, qui arrondissait davantage ses grosses joues, d'un rouge luisant comme le bout de son nez. Elle avait plus chaud que les autres et cela la mettait de belle humeur ; il fallait la voir sautiller comme un moineau, s'attardant de-ci de-là, s'amusant par fol plaisir à enfoncer ses petits pieds dans les empreintes faites par les sabots des chevaux dans la boue molle, et que le gel avait figées. Elle disparut de mes yeux comme il se levait une grande vague de vent qui souleva les feuilles mortes en tourbillon et fit gémir les pauvres grands arbres demi-nus.

Un autre bon souvenir est celui-ci : une avant-midi, comme Marie-Anne voulait un peu de paix pour endormir le bébé, je réunis les enfants autour de moi, près de la table où j'étais en train de repasser, et leur commençai une histoire. Oh ! pas très intéressante, la première qui voulut bien se présenter à mon esprit en déroute. Il pleuvait dehors. Lentement, le chemin se changeait en cloaque, des flaques d'eau apparaissaient un peu partout ; nous en avions pour toute la journée de ce temps gris. Je l'entendais l'insipide pluie d'automne qui tambourinait sans trêve sur la toiture de bardeaux, je la voyais s'enfoncer obliquement dans la terre comme de longues aiguilles brillantes, ou venir s'écraser en larmes pâles sur les vitres. Il faisait bon dans la maison, il faisait chaud... Le fer brûlant glissait sans peiné sur le linge fripé ; sur le poêle, en arrière de moi, la marmite faisait chanter ses gros bouillons, en répandant une fine odeur de soupe aux choux.

Près du mur, Marie-Anne berçait son petit en chantonnant, tandis que non loin d'elle, la grande chatte d'Espagne, qui était couchée en rond, la fixait de ses yeux verts. Tout-à-coup, j'aperçus les enfants, leurs trois petites figures tendues vers moi, immobiles et extasiées. Que leur disais-je donc ? Je ne m'en souviens plus et je le regrette. Ce devaient être des mots merveilleux, de ces mots qui sont des rêves purs, troublants pour l'âme. Bientôt Marie-Anne cessa de chanter parce que l'enfant dormait ; je vis les miens qui tressaillaient et m'arrêtai moi-même, déçue et désorientée. Le charme était à jamais brisé...

Cependant Francis rayonnait et me faisait force compliments, et Marie-Anne, quand nous étions seules, se mettait à me murmurer des choses, des choses que je ne voulais pas entendre. C'était assez de Francis en vérité. Voulait-on me donner de l'orgueil ? C'est quelle était beaucoup mieux Marie-Anne : sa taille jeune s'était redressée, elle avait plus souvent du rose aux joues, et souriait avec moins de retenue. Leur petit squelette lui-même, depuis deux semaines, ne pleurait plus et à force de bien manger devenait gras et potelé comme une poupée de petite fille. Si bien qu'un beau jour, j'écrivis à ma mère et à mon frère que j'allais leur revenir.

Ma dernière nuit ne me fut guère profitable. Je dormis peu et pleurai beaucoup. Aurais-je cru, jamais, qu'une cœur de vieille fille pût être aussi dolent ? J'étais heureuse d'aller retrouver les miens, et je me mourais de chagrin. Que regrettais-je au juste ? Était-ce Marie-Anne avec Francis ? Les enfants ? La campagne toute transie que l'hiver guettait ? Je crois que c'était tout cela... Dans mon cœur très large, c'était comme si on avait arraché quelque chose à pleines mains, j'y sentais un grand trou sombre qui cuisait comme une blessure. Au petit jour seulement, un peu de sommeil m'engourdit et Marie-Anne vint presque aussitôt m'éveiller pour Francis qui partait déjà et voulait me faire ses adieux.

À neuf heures, comme la voiture qui devait me transporter à la gare franchissait la grille du jardin, j'embrassai Marie-Anne et ses mignons, leur promettant de revenir bientôt, les invitant aussi de belle façon, puis je sortis... Ils me suivirent tous, et la cérémonie recommença, les enfants se pendaient à mes jupes et j'entendais leurs petites voix plaintives : « Pourquoi que tu t'en vas ? » Et moi je ne pleurais pas... Ah ! les cruels, les cruels, m'ont-ils fait souffrir !

Enfin je montais sur le marche-pied quand je me sentis tirer par la manche. Je me retournai : c'était Marie-Anne, pâle et toute gonflée. Elle balbutia deux mots, deux seuls mots, me montrant sur son bras, le beau bébé rose qui jasait tout seul : « Il vivra ! »

LES FINISSANTES

Fantaisie d'après des souvenirs
que très amicalement je dédie... aux intéressées.

Dans le grand corridor désert, une seule fillette chemine revenant de quelque permission : c'est Toinette, l'étourneau, la girouette du pensionnat, et elle s'en va vers la salle de récréation dont la porte, largement ouverte, laisse échapper un flot de lumière blonde qui s'abat et meurt sur le parquet du corridor. Au-delà de la salle, c'est la première classe, illuminée elle aussi ce soir, et qui a comme sa voisine un tapis de fine lumière dormante devant sa porte. Qui peut bien être là, dans la classe ? Toinette se le demande et elle sent la curiosité qui monte en elle. Elle meurt d'envie de le savoir... Mais alors, il lui faudrait s'approcher et au lieu d'entrer paisiblement dans la salle, traverser la zone lumineuse de la porte ; si on allait la reconnaître, la déclarer ? Mais elle est comme obligée de savoir ! Il n'y a donc qu'à avancer d'un pas tranquille, les yeux fixés au loin, de manière à faire croire que quelqu'un l'appelle, au bout du passage.

Un instant, c'est une confuse apparition de petites filles qui jouent, courent, se promènent, grandes poupées en mouvement, dans le tumulte des voix, et puis ouf ! c'est fait... La voilà maintenant plus proche... Elle ne s'était pas trompée, on cause... La voix légère de mère Sainte-Marie-Délice alterne avec une autre plus sonore et d'un bon poids : celle de monsieur l'aumônier, le nouveau qui vient dire la messe depuis lundi. De quoi peuvent-ils bien parler ? Toinette est trop loin encore et puis dans la crainte d'être surprise, son cœur bat vite, vite, et on dirait que le sang lancé avec force jusqu'à ses oreilles, trouble son ouïe. Elle fait donc quelques pas encore ; et l'épaule collée au mur, le cou tendu, elle écoute de toute son âme...

— Et puis que tel est le désir de ma sœur supérieure, disait la voix de mère Sainte-Marie, je vais donc vous amener mes finissantes. Voici, en attendant, la liste des noms, avec les âges. Veuillez m'excuser un instant !

Un pas rapide, et avant que Toinette ait eu le temps de se ressaisir, la maîtresse de la première classe, celle qui est toute menue, toute blanche, et qui a un nom si singulier, est là devant l'enfant, aussi surprise que la coupable elle-même.

— Oh ! Oh ! Je vous y prends, Toinette. Vous écoutez aux portes ? Joli métier, ma petite. Je crois bien que c'était le seul défaut que vous ne possédiez pas encore !

Et monsieur l'aumônier qui entend ! Toinette a extrêmement honte, elle voudrait disparaître sous terre et sent que les larmes vont venir. Mère le comprend sans doute, car elle pose un doigt sur la tête de la fillette et pèse fort en disant, d'un ton très indulgent :

— Ah ! notre pauvre Toinette, est-il donc écrit que nous ne pourrons jamais lui mettre un peu de plomb dans la tête ? Maintenant, voulez-vous me faire un message, pour réparer votre sottise ?

— Oh ! oui, mère, fait une petite voix pitoyable.

— Qui surveille la récréation ?

— C'est mère Saint-Colas.

— Eh bien ! demandez-lui donc qu'elle m'envoie les cinq finissantes ici. Je reviens à l'instant. Merci.

Et preste et vive comme toujours, elle disparaît dans l'escalier qui fait face à sa classe.

Ici, cela voulait dire, dans le passage où nous sommes présentement et où je les rejoindrai. Mais Toinette n'a pas saisi ; de plus, trop troublée, elle n'a pas bien compris qui mère demandait. Elle a dit les cinq... Les, cinq quoi donc ? ... Ah ! Ce doit être cinq pour le ménage ! Oui, c'est bien ce qu'elle a dit : « Cinq pour le ménage, s'il vous plaît ». Car il n'est pas rare que mère Sainte-Marie fasse faire le ménage de sa classe le soir ; un léger balayage, l'époussetage, le rangement des pupitres, cinq élèves y suffisent amplement, et outre le plaisir honorifique de travailler avec mère, cela leur vaut encore de bonnes notes pour l'économie domestique.

L'âme plus légère, mais les joues enflammées, Toinette s'approche de la tribune où mère Saint-Colas, celle qui a un visage de paix et de grands yeux couleur de la mer, corrige des devoirs, tout en surveillant la récréation et elle lui fait son message : sans lever les yeux de dessus ses cahiers, mère dit oui, d'un signe.

— Qui je vais demander, mère ?

— N'importe ! Nommez-en cinq de ma classe, par exemple.

Celles qui voudront.

Alors, Toinette choisit et appelle successivement Armande, celle qui a des yeux bruns, si clairs qu'ils ont toujours l'air de rire, et une peau très fine et très blanche, sous laquelle le sang afflue pour un rien, et puis José, puis Marichette, puis Éva la blonde et Cécile aux yeux gris.

Toinette attend de les avoir toutes autour d'elle, puis mystérieuse, elle leur dit que mère Sainte-Marie les demande dans sa classe pour y faire le ménage, et qu'elle n'est pas là dans le moment mais qu'elle ne tardera pas à les rejoindre.

— Mais, ajouta-t-elle, incapable de retenir plus longtemps sa langue, il y en a un autre qui est là.

— Qui, un autre ?

— Monsieur l'aumônier.

— Monsieur l'aumônier ? En quel honneur ?...

— C'est mère supérieure qui lui a dit de vous demander, exprès pour vous voir faire le ménage. Les petites filles sont atterrées. En voilà une idée ! Un aumônier venir présider un ménage... Jamais l'autre n'avait fait ça.

— Et qui t'a dit, essaie José, de nous demander, nous ?

— C'est mère Saint-Colas.

Voici, en effet, la surveillante qui, voyant leur hésitation sans en soupçonner la cause, leur fait signe : « Oui, oui, allez. J'ai permis ». Il n'y a plus qu'à obéir.

À la porte de la classe, une véritable panique s'empare d'elles. Elles ne peuvent pas se décider d'entrer. Éva et Cécile se lamentent, se supplient l'une l'autre, avec un ton drôle d'autorité.

— Entre la première, toi.

— Non, toi, tu sais bien que je suis gênée.

— Et moi, je le suis encore plus.

— Tiens ! entre la première, et je te suivrai, certain, certain !

— Oh ! non, je ne suis pas capable.

Les autres essaient aussi de se raisonner, se tirent par la robe, se poussent dans le dos. Le moment est tragique. Au moins, si mère était là, mais non, il leur faut se présenter d'elles-mêmes. Enfin, José, la plus raisonnable toujours, et qui voudrait faire croire que c'est parce qu'elle vient d'un autre couvent, se décide de passer la première ; Armande la suit, puis Éva, puis Cécile et enfin Marichette, la plus petite, et qui avait ce jour-là sa robe bleu clair à grand col rond et à taille longue, dont le petit bout de jupe plissée rejoignait à peine les genoux.

Monsieur l'aumônier les salue et avec cette courtoisie extrême qu'on lui sait, il leur souhaite la bienvenue en les priant de vouloir bien prendre place aux pupitres, là à sa droite. Cependant, tandis qu'elles défilent devant sa tribune, gauches, embarrassées de leurs personnes, le sourire se fige sur ses lèvres et il ne peut s'empêcher de les regarder à deux fois : tout à l'heure, en lui parlant de ses finissantes, la toute petite mère Sainte-Marie lui a dit, avec un fin sourire : « Il ne m'appartient pas de le leur reprocher, mais vous verrez comme elles ne sont pas grandes, nos finissantes, cette année. Toutes les cinq au-dessous de la moyenne. On dirait des enfants. Et c'est trop curieux à constater. » C'est égal ! Il s'attendait à des mines tout autres.

Elles se sont assises deux dans la première rangée, les trois autres dans la seconde. Monsieur l'aumônier regarde la porte, attend un instant, puis il demande si mère Sainte-Marie doit venir. Une petite voix jeunette arrive jusqu'à lui :

— Elle va venir tout-à-l'heure, je pense, monsieur l'aumônier.

— Ah ! C'est parfait ! Et elle vous aura dit. sans doute, pourquoi on vous réunissait ici, ce soir ? Non, vraiment ? Eh bien ! je m'en vais donc vous l'expliquer moi-même. Il n'y a rien comme de s'entendre, n'est-ce pas ? Voici : j'avais résolu de vous donner chaque semaine, le jeudi, et jusqu'aux vacances qui approchent déjà, une sorte de petit cours religieux, traitant spécialement de la vocation, sujet tout d'opportunité, puisque vous allez bientôt entrer dans la vie, et que des voix se sont certainement fait entendre dans votre âme. Je sais d'ailleurs que mon prédécesseur lui-même a fondé ces cours et qu'il y est resté fidèle, tant que ses forces ne l'ont pas trahi. Or, je ne demande qu'à reprendre les bonnes traditions, et pour ce qui est de celle-ci, j'oserais même espérer que vous ne m'en blâmerez pas, mesdemoiselles.

À ce mot de « mesdemoiselles », monsieur l'aumônier fronce encore une fois le sourcil et se met à les regarder longuement. Tout de même en voilà des têtes de graduées. Sous ce regard inquisiteur, Armande est devenue pourpre comme le soleil couchant, et José bat un peu des paupières. Monsieur l'aumônier serait-il mauvais ? Les autres de la seconde rangée se sentent plus à l'abri, Marichette a pris ce grand visage sérieux que l'espiègle réussit mieux que quiconque, et tout en ayant l'air de jeter un coup d'œil à la vitrine aux minéraux, elle tire des deux mains sur sa jupe qui est vraiment un peu courte.

Allons ! il s'agit de reprendre l'intéressante conversation.

— Cette classe me paraît fort bien située. Ces deux fenêtres donnent sur la pelouse, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur l'aumônier.

— Et ces deux autres, au fond, sur la cour ?

— Oui, monsieur l'aumônier.

— Ce doit être très clair, le jour ?

— Oh ! oui, monsieur l'aumônier.

— Et vous avez, continue-t-il, en jetant un regard sur le meuble en question, une bibliothèque de belle apparence. Permettez que je vous en fasse le compliment.

À moins d'ajouter quelques réflexions bien senties sur les pupitres et les tableaux noirs, le sujet est à peu près épuisé.

— Hum !

Monsieur l'aumônier pose les mains sur le livre ouvert devant lui et joue un moment avec le coin des feuillets.

— Hum ! C'est tout à fait par surprise, mesdemoiselles, que je vous donne mon cours ce soir ; j'avais parlé de mon projet à votre supérieure hier ; aujourd'hui, je viens par affaire, elle m'amène ici et dit à votre maîtresse : « Allez donc chercher vos finissantes, que monsieur l'aumônier les sermonne ». Mais, soit dit en passant, je crois bien qu'elle nous a oubliés votre maîtresse. Elle ne viendra pas.

— Non, monsieur l'aumônier.

— Quoi ? Vraiment ?...

— C'est elle qui garde la récréation.

— Mais elle viendra tout-à-l'heure au moins ?

— Non. C'est mère Sainte-Marie qui va venir.

La figure de monsieur l'aumônier exprime une telle stupéfaction que le malaise gagne les fillettes. Aussi bien, foi de petites filles, elles n'ont rien compris à ce qui se passe depuis un quart d'heure. Faut-il faire le ménage, oui ou non ? Que leur importe que les finissantes viennent ou ne viennent pas.

— Est-ce que vous ne seriez pas de la classe de mère Sainte-Marie ?

— Non. On est dans celle de mère Saint-Colas.

— Mais alors, me direz-vous pourquoi vous êtes ici ?

— C'est Toinette qui nous a dit de venir faire le ménage.

— Le ménage !

Comme il a parlé fort ! Voici maintenant qu'il reste silencieux. On dirait qu'il va rire. Mais non, son front demeure sévère.

Toinette, c'est la petite curieuse de tantôt. Elle n'aura rien compris au message.

— Sauvez-vous donc, mes enfants, conseille-t-il d'un ton paternel. Je n'ai que faire de vous. C'étaient les finissantes que je voulais.

Elles se sauvèrent dignement, José, Armande, Éva, Cécile et Marichette, à la file toujours, et en ayant soin d'incliner joliment la tête en passant devant la tribune, ainsi que doit le faire toute pensionnaire bien élevée. Dans le passage, elles se dirent seulement : « Ça valait la peine ! Ça valait la peine ! »

En entrant dans la salle, elles aperçurent mère Sainte-Marie-Délice qui causait avec mère Saint-Colas.

Elle lui disait : « Je suis très heureuse que ma sœur supérieure soit revenue sur sa première décision ; de cette façon, monsieur l'aumônier pourra faire connaissance avec toutes les élèves et avant de lui remettre mes finissantes pour son cours, je pourrai les préparer un peu. J'y tiens ! »

Quand elle fut partie, mère Saint-Colas agita la clochette pour obtenir le silence, et donna ainsi ses avertissements.

— Que chacune se rende à sa place et que tout soit en ordre. Monsieur l'aumônier va venir passer le reste de la soirée avec vous, j'espère que vous saurez être polies, respectueuses, etc.

Quelques instants plus tard, monsieur l'aumônier faisait son entrée, accompagné de mère supérieure, de mère Sainte-Marie, et de presque toutes les religieuses du couvent, dont quelques-unes retournèrent ensuite à la communauté.

Tout le plaisir qu'on eut ! Il fallut prolonger la récréation d'une demi-heure, puis d'un quart d'heure encore. Monsieur l'aumônier n'était pas gênant pour deux sous. Il fit descendre le fauteuil de la tribune, et s'assit là, au milieu des petites filles en liesse ; il leur conta des histoires, leur fit des mots, leur apprit des charades et des énigmes. Il leur chanta même un bout de chanson comique, et se montra d'une adresse incomparable dans l'exercice de la magie... blanche, bien entendu. Deux des grandes allèrent chercher, l'une son violon, l'autre sa mandoline... La bonne veillée ! Moins bruyantes que leurs élèves, les religieuses n'en souriaient pas moins à toute cette joie, et se disaient : « Comme on a bien choisi notre aumônier ! C'est qu'il a vraiment l'air de s'amuser avec les enfants ».

Cependant, il est une chose qui ne leur échappa nullement, quoiqu'elles aient fait mine de l'oublier ensuite ; par instants, sans causes apparentes, monsieur l'aumônier se mettait à sourire, de ce sourire particulier qu'ont ceux dont l'esprit est très loin et une gaieté profonde, mystérieuse brillait dans ses yeux jusqu'à ce que, tout à coup, il revînt à lui-même. La première fois, cela lui était arrivé au moment où on lui présentait la petite sœur de mère Saint-Colas, une blondinette de onze ou douze ans, nommée Éva. Et si l'étrange attitude ne s'était pas renouvelée, ou si monsieur l'aumônier avait donné une explication, personne n'en aurait fait la remarque. Mais cinq ou six fois dans une soirée...

Et les religieuses amusées se répétaient : « Comme on l'a bien choisi !... Mais... serait-il aussi distrait que l'ancien ? ...

LE VOYAGE BLANC

Il neigeait à plein temps... De la grande neige humide, inégale et planeuse, et qui se posait sans bruit, comme des chiffons de laine. On ne voyait qu'elle, elle emplissait toute la campagne silencieuse... Oh ! la belle pluie blanche qui ne cessait pas ! La terre aura un manteau splendide, ce soir.

La traîne à bâtons de monsieur Clément filait comme une flèche, sous les flocons mous, et quoique l'air fût seulement très frais, il s'inquiéta, monsieur Clément, et se penchant vers sa compagne :

— Au moins, Annette, demanda-t-il, as-tu assez chaud ?

— Oui, papa, fit une petite voix bien sage, qui ajouta presque aussitôt, plus rieuse : Je regardais la neige... C'est beau ! Cela me faisait penser à la messe de minuit et puis au jour de l'an...

— Était-elle gentille ! ...

Le père sourit de fierté mais en détournant la tête, pour ne pas donner d'orgueil à la petite. Après quoi il se remit à interroger :

— Trouves-tu que c'est beau la campagne ?

— Oh oui !

— Et tu ne t'ennuierais pas un petit peu s'il te fallait y demeurer toujours ?

— Non papa. Non, bien sûr !

— Tu ferais bien, Annette. Ta mère y a passé toute sa jeunesse, elle, et après son mariage, l'a-t-elle regrettée, bon Dieu ! Sans le dire elle n'a jamais pu s'habituer à notre petit village, « où il y a trop de monde, disait-elle, où l'on devient frivole. »

Monsieur Clément prit un air malheureux et se mit à soupirer.

— D'ailleurs, reprit-il, ce ne serait que le temps des vacances : trois mois de pension que je ne paierais pas aux sœurs. Et c'est si joli l'été, on est toujours dehors à respirer le grand air et le parfum des moissons, à se laisser chauffer par le bon soleil. Tes joues changeraient de couleur, Annette !... Pour leur aider, tu pourrais aller chercher les vaches avec tes petits cousins, entretenir le jardin un peu, soigner la volaille ; l'après-midi, tu irais t'asseoir à l'ombre et tu ferais de la couture, puisque tu couds si bien. En échange, et c'est là mon grand but, ta tante Annie t'apprendrait à conduire un ménage, comme le ferait ta pauvre chère maman. Car voilà que tu prends de l'âge : je te regardais tantôt, et je me disais cela : « Elle n'est pas bien grande, c'est vrai, mais elle a des airs de femme déjà ! » Et c'est le bon Dieu qui le permet. Vois-tu, ton pauvre vieux père commence à trouver le temps long... N'avoir qu'une enfant, être obligé de la faire élever par des étrangères, si dévouées soient-elles, tandis qu'on se case soi-même chez les autres... En voilà une vie ! Que voulez-vous d'ailleurs, depuis mes vingt ans que j'ai les malheur à mes trousses. Mais je te dis, Annette, que si je peux en finir un beau jour, avec mes dettes, les choses vont changer de face. Je mets tout mon argent de côté, et quand tu sortiras du couvent, j'achète une belle petite maison et je te la donne. Tu viendras la choisir avec moi, tu la meubleras à ton goût, s'il te plaît d'y recevoir tes petites amies, tu le feras à ton aise. Moi, je continuerai de travailler, parce que, d'abord, je suis trop jeune, et puis, il faudra bien t'amasser une petite dot ?

. . . . . .

Une jolie grande maison de briques se leva au bord du chemin, enveloppée de la neige mouvante comme d'une large dentelle. Monsieur Clément sauta à terre, ouvrit la barrière de bois, et conduisit le cheval par la bride, jusqu'à la véranda peinte en clair.

Une grande femme brune reçut les voyageurs avec assez de retenue. Elle donna un froid baiser à Annette, l'invita à se dévêtir et, posant son regard étincelant sur monsieur Clément, elle lui demanda si c'était la neige qui l'amenait.

— Eh ! oui, la neige, fit celui-ci d'un ton de bonne humeur. Croyez-vous qu'il nous en tombe une belle bordée ? Et comme preuve, il prit à deux mains son bonnet de loutre et se mit à le secouer dans la boîte à bois, à côté du poêle.

— Il y a eu de là mortalité chez le patron, reprit-il plus sérieusement, et comme la boutique est fermée aujourd'hui, je me suis dit : « Ça tombe bien, moi qui avais affaire chez le notaire ! » Comme la petite est en vacances je l'ai amenée avec moi, pour lui faire prendre l'air, un brin. On a voulu vous dire un petit bonjour en passant... La mère n'est pas malade ?...

— Non, elle est assez bien, merci. Mais elle s'installe toujours en haut, quand elle pique ses couvre-pieds, parce qu'il y a plus de lumière. Je vais l'appeler... Et s'approchant du large escalier droit, elle cria, en levant la tête :

— Clément qui nous arrive avec sa petite fille, venez-vous les voir ?...

Ils vinrent tous les cinq, les quatre petits garçons et leur grand'mère ; celle-ci, une grande brune comme sa fille, bien conservée, seulement un peu trop maigre et trop raide. Elle souhaita la bienvenue à son gendre, demanda poliment s'il avait dîné, dit deux mots du temps, et prenant Annette par la main, elle alla s'asseoir dans son grand fauteuil rembourré et là, ne s'occupa plus que de l'enfant. Elle l'avait prise sur ses genoux, cette grande fille de douze ans, et de sa main sèche elle caressait doucement les beaux cheveux blonds ; elle replaça aussi, un à un les plis de sa robe de serge, tout en lui posant mille questions sur ses petites affaires : ses classes, ses jeux, ses compagnes préférées. Elle riait avant d'avoir ses réponses, et la serrait dans ses bras, comme un bébé. En même temps, elle essayait, avec son bras droit, de repousser Armand, l'aîné des bambins qui réclamait à grands cris Annette pour jouer. Ses petits frères allaient se joindre à lui, quand l'oncle Philippe entra.

— Va lui dire bonjour, souffla grand'mère, à l'oreille d'Annette. Docile, l'enfant avança, un peu rose, et repoussant à deux mains, pour se donner une contenance, sa longue chevelure dorée, qui s'ébouriffait. Pour l'embrasser, son oncle la leva de terre et trouva qu'elle ne grandissait pas beaucoup.

— C'est vrai, dit madame Annie qui rentrait, avec une bouteille de cidre. Ça fera une petite femme !

— Il y en a à qui cela ne va pas mal, répliqua grand' mère.

L'oncle Philippe approuva.

— D'autant plus, dit-il, que la petite a de qui tenir. Sa mère d'abord, qui n'était ni grande, ni grosse, et dont elle est tout le portrait. Et puis, vous-même, Clément, c'est tout juste si vous dépassez la moyenne.

Monsieur Clément dit oui, et se mit à regarder sa petite enfant, tout attendri. « Ils ont raison, se dit-il, c'est son portrait vivant. Elle aussi elle avait les cheveux en pointe au milieu du front, et la bouche longue, le menton menu, avec les pommettes larges, comme tous ceux de sa famille. Il n'y a que la couleur des yeux qui soit mienne ! » Quand on eut bu le cidre, Armand qui n'avait pas quitté sa petite cousine, fut envoyé en commission par sa mère. Les petits ne tardèrent pas à s'en aller à leurs jouets. Ainsi délaissée, Annette ne s'effraya point de sa solitude, y étant accoutumée. Elle allongea ses bras maigrelets sur les appuis de sa chaise, abandonna sa tête sur le dossier, et se mit à la faire bercer doucement, en s'amusant de toutes les pensées qui lui venaient. Elle aurait chanté si elle n'avait été si timide. Dehors, la grande neige blanche tombait toujours, harmonieusement.

— Vous dites vrai, Clément, fit grand'mère, tout à coup. Ils sont rares les hommes qui ont eu autant de malheurs que vous... La petite changea sa rêverie : « J'aime grand'mère, pensa-t-elle, et aussi Armand. Quand papa aura acheté sa petite maison, je lui demanderai de venir demeurer avec nous. Elle m'a promis son prochain couvre-pieds qui sera le plus beau, et qu'elle me donnera le jour de mon mariage, et aussi un tablier blanc, que maman lui avait brodé. Elle est bonne grand'mère !

Toute reconnaissante, elle tourna les yeux de son côté et demeura épouvantée... Que disaient-ils donc, ou plutôt, qu'avaient-ils dit ? Grand'mère était triste, comme Annette ne se souvenait pas de l'avoir vue jamais. L'oncle Philippe avait baissé la tête, monsieur Clément, lui, paraissait surtout surpris, douloureusement surpris. Madame Annie semblait la plus émue : elle était rouge, ses yeux noirs brillaient, ses lèvres tremblaient. Ce fut elle qui reprit la parole :

— Ce n'est pas par méchanceté, dit-elle, mais je le répète, c'est impossible pour nous. Je sais bien que ce serait une grosse économie...

Monsieur Clément se fâcha :

— Au diable l'économie, fit-il. Quand je vous dis que c'est là un petit détail. Je voulais vous confier Annette parce qu'elle n'a pas de mère, et que vous êtes la sœur de sa mère, voyons ! Mais vous ne voulez pas ? N'en parlons plus ! De grâce, n'en parlons plus ! répéta-t-il exaspéré, en voyant que sa belle-sœur ouvrait la bouche.

Grand'mère s'approcha :

— Laissez-moi vous dire un mot, Clément, implora-t-elle. Il m'en coûte de blâmer ma fille, je n'ai pas l'habitude de le faire. Mais laissez-moi vous dire que je regrette. Et si je n'étais pas à rentes, c'est moi qui me chargerais de votre fille, et j'en ferais... une autre Marie... C'est bien ce que vous vouliez ?...

. . . . . .

La vieille traîne se remit à fuir, toute basse, avec ses quatre bâtons grêles sur le Chemin du roi.

Il ne neigeait plus, mais le ciel demeurait gris. La terre, enflée, était blanche à perte de vue. La neige s'était posée partout : elle avait coiffé comme des vieilles, les maisons aux toits pointus : les pieux des clôtures s'en étaient fait un bérêt ; elle avait l'air d'un peu d'ouate le long des branches maigres des arbres ; sur les haies de broussailles, elle s'étalait, éblouissante, comme les draps que les ménagères y étendent, l'été. Annette voyait tout cela, elle entendait les grelots clairs qui sonnaient gaiement, mais ses pensées restaient tristes. Elle songeait au bon petit Armand qu'elle n'avait pu voir au départ, à son père, à sa grand'mère, à sa tante qui avait dit « non ». Et sans le vouloir :

— Je n'aime pas ma tante Annie, fit-elle tout haut. Son père se retourna vivement.

— Tu nous as entendus, demanda-t-il ?

— Non, papa, je pensais à autre chose, mais j'ai compris qu'elle avait refusé.

— Il vaut mieux que tu n'aies pas entendu.

Mais dès cette parole, monsieur Clément parut tourmenté : maintes fois, il se retourna, et toujours il aperçut le petit visage pâle qui le guettait, et les yeux trop grands, qui s'emplissaient d'inquiétude. Il demanda :

— Quel âge as-tu, Annette ?

— Douze ans et demi, papa.

— C'est trop jeune ! Mais il se ressaisit bientôt.

— Tu es plus vieille que ton âge, petite, comme ta mère... Écoute-moi donc, je vais te dire des choses que je n'ai jamais confiées à personne au monde, tu jugeras mieux ensuite. Tu sais que ta tante Annie n'avait pas de frères et seulement une sœur : c'était une fière belle fille que ta tante Annie, mais je lui préférais cent fois la bonne petite âme tendre de Marie. Quand je commençai à la fréquenter sérieusement, elle relevait d'une grosse maladie, qui l'avait laissée blanche et mince comme une sainte d'image. Je venais toujours le soir et nous passions la soirée en famille. Ta tante me faisait force politesses : c'était toujours elle qui m'ouvrait la porte, avec une exclamation de joie. Elle ne me quittait pas des yeux : « Je crois bien que la lumière vous frappe en pleine figure, Clément ? Je vais baisser l'abat-jour... »

— Mon Dieu ! Clément, vous avez trop chaud, vous voilà rouge, Marie, si tu te déplaçais un peu !

Et ainsi de suite. La pauvre Marie en était toute honteuse parfois. Moi je ne compris pas d'abord, n'ayant jamais été fin devineur ; je crois même que c'est seulement aujourd'hui que j'y vois clair jusqu'au fond. Devant mon indifférence, elle changea de tactique, et s'en prit à la santé de sa sœur. Elle craignait pour elle les courants d'air qui la feraient tousser, elle ne voulait pas la laisser trop marcher, vu sa grande faiblesse, elle venait lui pincer les joues devant moi en disant : « Es-tu pâle !... Qui s'aviserait de nous croire sœurs ? » Un jour elle me demanda hardiment :

— Ne craignez-vous pas pour sa santé ?

— Non, répondis-je, cela viendra petit à petit.

— Après la maladie qu'elle vient de passer, pouvons-nous désirer davantage ?...

Durant trois semaines, elle s'appliqua assidûment à se montrer, en ma compagnie. Je me méfiais et je tombai dans le piège tant qu'elle voulut. Il est impossible de déployer plus de ténacité et d'adresse. Puis, elle voulut ses lauriers, nous sortions, tous trois, pour une promenade, quand Marie regretta de n'avoir pas pris son tricot. Elle nous pria de l'attendre et partit en courant. Restée seule avec moi, Annie arracha une feuille de lilas et en silence, elle se mit à l'enrouler et à la dérouler autour de son doigt. Inquiet, j'attendais ce qui allait venir. Tout à coup elle rit, et sans lever les yeux :

— Je suis allée au village aujourd'hui, me dit-elle, savez-vous qu'on s'y occupe beaucoup de vous ?...

— Vraiment ?

Elle rit plus fort en enfonçant ses doigts dans la feuille luisante.

— Oui, on dit : « Clément nous prépare du nouveau, il n'y a pas à s'y tromper. Mais à qui donc en veut-il, est-ce à la blonde ou bien à la brune ? »

Je dis : « Comme les gens sont aveugles ! Vous qui saviez, mademoiselle, les avez-vous renseignés ? ... »

Ma foi, elle me bouda un peu ce soir-là. Enfin, un dimanche après-midi, j'arrivai sans être attendu ; le hasard voulut que Annie fut à lire au jardin. Elle vint à ma rencontre et me dit très excitée :

— Vous allez trouver Marie bien heureuse.

— Tant mieux !

— Notre cousin Jean-Louis vient de la quitter.

— Jean-Louis ?

— ... Oui, vous savez bien, son père est le cousin du nôtre, son père le grand François.

— Ah ! bon, j'y suis !

— Marie et lui ont toujours été bons amis : longtemps, ils ont correspondu, et tout à l'heure, en partant, il lui a bien promis de revenir.

Je ne sais si d'être venu à pied m'avait échauffé le sang, je me sentis pris de colère, et croisant les bras, je regardai en pleins yeux la perfide et lui dis d'avoir à cesser ses manèges et de se tenir pour assurée que je n'en étais pas dupe.

— Aujourd'hui même, ajoutai-je, je parlerai de l'avenir à Marie ; si elle m'agrée, je reviendrai encore pour elle ; si elle me repousse, je ne reparaîtrai plus ici, pour qui que ce soit.

Deux mois plus tard, j'épousais ta mère et peu de temps après, ce fut son tour. Quelques jours avant la noce, elle vint chez nous, demander Marie qui n'y était pas. Je lui offris et elle accepta, de l'attendre dans la boulangerie où j'allais retirer une fournée. Après avoir causé de mille choses, elle me dit gravement :

— Je vous ai aimé, Clément.

— Ah ?

— Oh ! vous le savez trop et c'est pourquoi je vous en parle. C'est bien fini, allez ! Et même, aujourd'hui, vous seriez libre et vous me demanderiez à genoux d'être votre femme, que je vous dirais non ! non ! non !... Bien plus, et elle devint blanche comme un drap, si je n'étais chrétienne, je vous dirais que je vous hais !

. . . . . .

Ne voulant pas s'attarder, monsieur Clément entra seul chez le notaire ; il en sortit, le front plissé de rides, avec une expression douloureuse sur la figure, et si absorbé qu'il oublia tout le temps de parler à sa petite fille.

Le crépuscule venait déjà : la terre enneigée prit une teinte livide, les arbres se profilèrent en fantômes, des lumières apparurent et se mirent à trembler de-ci, de-là, dans les maisons basses, comme les feux-follets des légendes. Le cheval trottait toujours et secouait ses grelots chantants dans la nuit déserte. Annette se sentit prise par les rêves et ne pensa plus aux choses troublantes que son père lui disait tout à l'heure, à voix basse et monotone, comme s'il les eût lues dans un livre. On dépassa quelques maisons éclairées, les cheminées fumaient bien. « Ils doivent être à préparer le souper », songea l'enfant. D'autres parurent qui restaient sombres et la petite se dit :

« C'est cela : ils trouvent qu'il est trop tôt pour allumer la lampe, et ils causent en attendant, assis en rond autour du feu. » Elle en vit ensuite une autre qui laissait voir par la lumière de sa fenêtre, un chemin de pas marqués dans la neige pâle et conduisant au puits, où un long vieillard voûté tirait de l'eau ; pour y voir clair il avait accroché sa lanterne à un bouton de sa veste.

« Si c'était ici chez nous, pensa la fillette, et que cet homme fût, par exemple, mon grand-père, je me serais enveloppé d'un châle et c'est moi qui tiendrais la lanterne. Le vieux serait content ! » La traîne à bâtons continuait de glisser sans bruit, avec des bonds faciles et de subits enfoncements aux cahots. Une autre maison se montra, tout au bord du chemin, où une grosse fillette épinglait un journal, en guise de store aux rideaux de mousseline trop claire. « Je suppose qu'ils vont se mettre à table », se dit Annette... Tout à coup, il recommença à neiger, et comme si c'eût été un signal, monsieur Clément s'écria :

— Annette, penses-tu encore à ce que je te disais tantôt ? La petite ne sut que répondre...

— Il n'y faut pas songer, tu es trop jeune, ton père est un vieux fou... Si ces choses te viennent à l'esprit, chasse-les comme des péchés, Annette ! Trouvez un homme plus bête que moi ! Une enfant de douze ans. Elle va se mettre à jongler, et c'est tout ce que j'en aurai.

À la gare, ils rencontrèrent le paysan qui avait loué la traîne.

Monsieur Clément l'aborda, paya sans une plaisanterie, et à grandes enjambées, gagna l'extrémité de la plate-forme, pour y attendre le train allant à Montréal. Annette trottinait à ses côtés et avait envie de pleurer en le voyant si triste. Que pourrait-elle dire qui le déridât ? ... Elle cherchait et ne trouvait rien, rien. Qu'est-ce donc qu'elle pourrait dire ? Subitement l'inspiration lui vint, elle approcha davantage de son père, s'empara de son bras, et levant sa tête câline, en battant très vite des paupières pour chasser les flocons aveuglants, elle murmura :

— Oh ! papa, merci ! J'aime ça des beaux voyages dans le blanc, comme celui-ci. De beaux voyages blancs !... Mais au lieu de sourire à sa joie, ainsi qu'elle l'avait espéré, monsieur Clément baissa la tête, et répéta, accablé :

— Un voyage blanc !

À quelque temps de là, un soir de froid noir, monsieur Clément fit une belle toilette, mit son pardessus de chat et vint sonner à la porte du couvent. À la religieuse qui lui ouvrit, il demanda la petite Annette.

Ils causèrent longtemps dans le parloir tiède et tranquille. Monsieur Clément disait :

— C'est après-demain le jour de l'an, N'oublie pas, Annette, d'avertir les bonnes sœurs que je viendrai te chercher à dix heures. Nous n'avons pas de parents en grand nombre, mais les amis ne nous font pas défaut, Dieu merci ! Nous irons les visiter...

La petite se montra très affectueuse, mais un peu distraite. Au moment de partir, tandis qu'elle reconduisait son père jusqu'à la porte du vestibule, elle se troubla au point que le sang afflua à ses joues pâlottes. Alors, sans lâcher le doigt qu'elle tenait dans ses petites mains, elle expliqua :

— Tu te rappelles, papa, que je t'avais demandé pour étrennes, une grosse poupée ? J'ai changé d'idée. J'aimerais mieux un livre, ou bien un médaillon creux, dans lequel je mettrais le portrait de maman. Parce que les poupées... Je les aimais bien, oui... Dans une élan, elle leva vers son père ses grands yeux bleus, qui n'étaient pas ceux d'un enfant :

— Je les aimais bien... Mais maintenant, vois-tu, je suis trop vieille !...

ROBERTE

Dédié à ma marraine.

Un petit salon tendu de blanc. Une vieille dame qui sommeille sur sa chaise, avec de grands coups de tête et des réveils brusques ; une gazette ouverte à la page du feuilleton gît à ses pieds. Une grande jeune fille au visage malheureux, qui va, vient, attend et souffre. C'est un soir d'été, il fait chaud ; la fenêtre, grande ouverte, est voilée de longs rideaux transparents que ne gonfle aucun souffle. La vieille dame s'éveille en sursaut, s'étonne d'avoir dormi, et interroge :

— Il n'est pas encore arrivé ?

— Non, grand'mère.

— Mais, mais, mais... Que peut-il bien faire ?

La jeune fille interrompt sa promenade. Un étrange sourire amer retrousse sa lèvre rose et molle, et de sa voix harmonieuse :

— Il craint peut-être le mauvais temps...

Il va pleuvoir. L'air est étouffant, et le ciel très bas n'a pas grand comme la main de bleu. Le silence est complet dans la maison ; seul, en se consumant le gaz soupire et chantonne. Le piano fermé a de beaux larges reflets sur ses flancs polis ; les roses se meurent, dans leur vase précieux, se renversent en arrière, ou penchent à droite et à gauche, leurs belles têtes défaillantes, suppliant qu'on leur accorde un peu d'air frais. Dans un coin se dresse, superbe, la Vénus de Milo, et dans son cadre d'argent mat, posé sur un chevalet, sainte Cécile, en extase, lève les yeux au ciel. La rumeur affaiblie de la ville en mouvement vient mourir au ras de la fenêtre, mais on perçoit nettement le pas des rares passants qui claque sur le pavé sonore.

— Grand'mère, allez vous coucher, tout de suite !

— Mais, petite fille...

— Non, non ! Vous tombez de sommeil. Et puis, à quoi bon ? Il ne viendra pas, j'en suis sûre maintenant. Après tout, il ne s'est pas engagé par serment, il est bien libre, cet homme. C'est nous qui sommes très drôles de le guetter avec cette insistance. Allons, bonne-maman, suivez mon conseil et allez vous reposer.

— Ma petite, il ne faut pas s'impatienter ainsi. Attendons jusqu'à la demie, au moins. On ne sait pas ce qui peut le retarder. Un empêchement subit.

Une visite qui vous arrive tout à coup. D'ailleurs, je n'ai plus sommeil, c'est bien fini maintenant. Et puis, écoute-moi donc, Roberte, s'il fallait qu'il arrive alors que je serais couchée, et qu'on l'apprendrait, qu'est-ce qu'on dirait ? Une même expression d'effroi passa sur leurs deux visages. Mon Dieu ! oui, qu'est-ce qu'on dirait en apprenant que René Laferté, le prétendant de Roberte est venu, alors que la grand'mère était au lit, et la petite bonne même, absente pour la nuit, à soigner sa mère malade ? Ce serait un scandale à ne pouvoir jamais s'en relever. Après les moqueries, les petites insinuations, les petits coups de langue, les grosses calomnies qui font saigner le cœur. On, c'était tous les autres : les bonnes amies, les relations, les parents, les curieux. La jeune fille s'assit, et rêveuse, elle se demanda pourquoi le monde était si méchant, surtout pour elle, eût-on dit. Parce qu'elle avait eu des malheurs ? Parce qu'elle n'avait pas assez de malice, ou bien parce qu'on lui trouvait un air choquant, d'indépendance ? Pourtant, si on avait su comme, au fond, elle était humble et petite ! Des souvenirs se levaient en elle... Sa situation, ce soir... Elle crut entendre des rires railleurs, et devint triste à pleurer.

Roberte était une jeune fille de vingt-quatre ans, élégante, presque jolie, avec son merveilleux teint rosé, et ses beaux yeux, d'un brun tendre et lumineux, à fleur de tête. Malheureusement, sa bouche trop forte et d'une expression hautaine la déparait beaucoup. Orpheline de mère, elle avait encore son père, un père indigne qui vivait loin de son enfant et dont on préférait ne pas prononcer le nom.

On disait couramment de la jeune fille qu'elle n'était pas née sous une bonne étoile, et ce devait être la vérité :

rien ne lui réussissait. Elle recevait avec une résignation fataliste les contrariétés et les désappointements, en disant seulement avec un petit soupir : ‹ J'ai si peu de chance, aussi ! › Quand l'âge était venu, elle avait eu des amoureux. Deux, trois plutôt, l'avaient fréquentée assidûment, puis, à tour de rôle, et sous des prétextes spécieux, s'étaient retirés. Des petites amies avaient bien ri, d'autres avaient simplement souri, en haussant les épaules ; Roberte, elle, avait souffert beaucoup. ‹ Un beau rêve d'envolé, grand'mère ! Grand'mère, pourquoi est-il parti ? J'avais pourtant essayé d'être bien aimable : je ne le contredisais jamais, et je n'avais pas de caprices, comme tant d'autres. Vous savez, grand'mère, que je n'ai jamais de caprices ? › Enfin, René Laferté était venu, et cette fois, c'avait été le grand amour, le vrai. Elle ne regretta plus rien, et des gros chagrins passés, il ne resta plus qu'une grande tristesse avec un froissement d'amour-propre. Il faisait clair, maintenant, dans l'âme de la jeune fille, et les espoirs y poussaient irrésistiblement. « S'il fallait que je le perde, celui-là ! », disait-elle quelquefois à sa chère confidente, mais du bout des lèvres, car elle était bien sûre de le posséder. Ce soir, au contraire, elle se sentait inquiète, tourmentée, mais c'était peut-être une impression toute physique, due à l'orage qui se préparait.

— Grand'mère ! Grand'mère ! Éveillez-vous vite. René qui arrive ! »

. . . . . .

— Savez-vous pourquoi je suis venu si tard ?

— Mais oui. Je le suppose du moins : c'est parce que vous aviez si peu hâte !

— Non, Roberte, c'est parce que j'ai été lâche.

— Qu'est-ce que je vous disais !

— Ne plaisantez pas, je vous prie ; j'ai quelque chose de fort grave à vous communiquer ce soir. C'est une décision que je dois prendre, et de laquelle dépendra mon avenir. Mais moi, je n'y vois plus. Voulez-vous m'aider ?

Alors, elle le regarda et fut saisie au cœur, en lui voyant une figure aussi angoissée. Quoi donc, encore ? Il avait dit : « C'est une décision dont dépendra mon avenir. Voulez-vous m'aider ? » Elle aurait dû prendre courage, espérer.

Mais au contraire, lui revinrent à l'esprit les mêmes souvenirs que tout à l'heure, durant l'attente. Elle les appela pressentiments et se laissa sombrer dans une douleur sans nom. Sa bouche se tordit. Ses yeux levés implorèrent : « Pitié ! Pitié ! » Mais ce fut une faiblesse de courte durée, et bientôt, la voix musicale demanda nettement : « Eh bien ? »

La pluie commençait à tomber, par grosses gouttes chaudes. Presque en face, au deuxième, il y avait une petite réunion intime : des ombres qui remuent, un murmure de voix, des rires, et tout à coup, un grand silence. On mettait un phonographe en marche, et la voix mâle, avec des vibrations de cuivre, s'élança de sa prison sous la pluie tombante. René s'était mis à regarder fixement le cadre d'argent de sainte Cécile ; il répondit :

— J'ai en vous une confiance inexprimable, Roberte, et ce que je vais dire en sera la preuve. Voulez-vous être très bonne ? Vous jugerez avec votre conscience, et votre intuition de femme, et impitoyablement, et malgré toute considération. Je me fie à vous. Enfin, voilà : j'ai l'âge de m'établir, et j'y songe sérieusement... Dites-moi, Roberte, qui je dois épouser... Vous ou l'autre ?

Un silence s'abattit. Le jeune homme sentit ses oreilles bourdonner avec fracas ; il n'osait remuer, ni même respirer. Mais bientôt, une voix douce vint rompre le charme mauvais :

— Comment est-elle ?

— Une petite brune, vive, fantasque, dit-il.

Elle a poussé toute seule et s'en glorifie. D'une indépendance sans pareille, et si gaie, que dix pinsons ne la vaudraient pas. Elle a un grand nombre de gros défauts, et tout au fond de l'âme, une candeur, une simplicité, un besoin d'être bien bonne, à faire pleurer. Oui vraiment !

— Alice Perrin ?

— Précisément, mademoiselle. Mais, un instant, s'il vous plaît. Ne décidez pas tout de suite. Je tiens à vous dire que je suis absolument libre : mon cœur est intact, et celle que vous me désignerez sera aimée incroyablement. L'autre, à mes yeux, sera morte et n'aura même jamais existé.

— Épousez Alice.

— C'est par générosité, s'écria-t-il avec dépit ! Je n'en veux pas. Aussi bien, je me suis expliqué misérablement, vous n'avez pu saisir ma pensée. Soyez impartiale, Roberte. Nos personnalités disparaissent, et vous êtes une mère qui ne désire réellement que le bonheur de son enfant. Songez que je devrai oublier l'autre à jamais !

La jeune fille ouvrit, larges, ses beaux yeux lumineux dont elle porta le regard jusqu'au fond des prunelles grises de René, et la main sur la poitrine :

— En conscience, fit-elle, je vous dis : « Épousez Alice. C'est elle que vous aimez, et cette assurance garantit votre bonheur. »

Alors, il fut content à l'excès et vint tout près de rire. Mais peu à peu, un sourd remords l'envahit, un chagrin très réel aussi, et il essaya de s'étourdir avec des paroles :

— Je vous remercie, Roberte. Vous êtes bien telle que je vous avais comprise et ma reconnaissance vous est acquise à jamais. Pardonnez-moi de vous avoir parlé durement et... toute autre chose qui aurait pu vous peiner. J'ai promis de me soumettre à votre décision, aveuglément. Ce sera fait. Comme mes parents vont se chagriner, Roberte ! Ils vous tenaient en singulière estime. Vous viendrez les voir souvent, n'est-ce pas ? Non ? Avec votre grand'mère... Qu'allez-vous devenir ? Si j'avais dû abandonner Alice, elle m'aurait trouvé fort méchant et se serait jetée dans les bras d'un autre...

L'air, fouetté par la pluie, commençait à fraîchir. La belle petite fête, que celle qui se donnait de l'autre côté ! L'homme du phonographe ayant fini toute sa chanson, on applaudit à pleines mains. En même temps, une brise légère souleva le rideau et vint jusqu'à grand'mère, dont elle caressa les cheveux blancs. Celle-ci s'éveilla aussitôt, et elle eut un mouvement en apercevant le visage défait de sa petite-fille. Roberte s'empressa de prendre les devants :

— Grand'mère, une mauvaise nouvelle. Monsieur

René s'en va...

— S'en va ?

— En voyage, maman.

Grand'mère fit signe : « Oui, oui, » avec sa tête, pour montrer qu'elle comprenait. Deux larmes vinrent au bord de ses yeux, et son regard se chargea d'une infinie compassion pour l'enfant.

Ce fut un long voyage, de ceux dont on ne revient pas. Un jour, Roberte apprit le prochain mariage d'Alice avec René Laferté, et elle en fit part à sa grand'mère, consciencieusement. Ce fut la première et aussi la dernière fois qu'elle prononça le nom de l'infidèle, depuis le soir douloureux. Grand'mère avait eu gros cœur de cette nouvelle trahison. « Quelle pitié, songeait-elle ! Une si belle et bonne fille ! Maintenant, c'est bien fini... C'est son père qui lui vaut tout ce malheur. » Cependant, elle crut bien faire en lui disant quelquefois : « Tu t'enfermes trop, ma fillette. Il faudrait sortir, prendre des distractions... Tu es trop jeune pour être aussi sage. La vie a des surprises que tu ne soupçonnes pas. N'aurais-tu pas envie de les connaître ? » La jeune fille répondait alors par un sourire tout petit, mais si sérieux, si troublant, que bientôt la pauvre femme en prit peur et n'osa plus le provoquer.

Un après-midi d'été excessivement chaud, grand' mère voulut faire sa sieste, et Roberte en profita pour terminer un livre dont il ne lui restait plus qu'une mince épaisseur de feuillets à parcourir. Elle traîna un fauteuil sur le balcon, espérant y respirer plus à l'aise. Elle s'assit, et sous l'auvent lourd de soleil, se plongea dans la lecture. Ce fut bientôt fait. Elle arriva à la dernière page, puis au mot FIN, et en même temps que le volume, elle ferma les yeux pour rêver mieux. « C'est très beau, madame, très beau et surtout, très bon, j'imagine, d'être aimée de la sorte », murmura-t-elle sous forme de compliment à l'héroïne.

Et voici qu'à cette parole, l'héroïne lui apparut en personne, comme au temps des fées : elle était de petite taille, remuante, avec un minois brun et des yeux luisants, si bien que la jeune fille reconnut madame Laferté. Et l'apparition se mit à parler avec ferveur :

— Oh ! oui, comme c'est bon ! Je suis heureuse, heureuse ! Il m'aime tant que je ne trouve pas de mots pour l'exprimer. J'ai deux petits enfants et je voudrais ne jamais les quitter. Ah ! je vaux bien mieux qu'autrefois. Mais...

Et sa physionomie se fit profondément dédaigneuse.

— Je parle là un langage incompréhensible pour vous, mademoiselle... Vous n'imaginez rien au-delà de votre jolie vie facile. Nous le disions, l'autre jour, chez votre cousine Irène.

— Je l'ai su...

— Les grandes joies supposent de grands renoncements et le mot seul vous fait trembler. Vous êtes bonne, je le reconnais, exemplaire même, mais vous manquez de courage. Permettez-moi de le dire. Avez-vous jamais accompli une chose, de votre plein gré, alors qu'il vous en coûtait un peu ?

Roberte rougit et relevant la tête avec humeur :

— Qu'en savez-vous ? répliqua-t-elle, fâchée à la fin.

Aussitôt, madame Laferté éclata de rire avec son ancienne étourderie, en appliquant sa main sur sa bouche.

— Je me suis trompée, dit-elle ? Vous avez fait quelque chose ? Qu'est-ce donc, pour l'amour de Dieu ?

Déjà, toute colère s'était envolée et Roberte retombait dans sa lassitude triste. Elle hésita, puis :

— C'était, dit-elle, un grand bonheur qui rôdait autour de moi, en me faisant des mines. J'avais soif de bonheur. Un soir, il était encore temps, je n'avais qu'un signe à faire, un mot à dire ou à laisser deviner, et il était capturé pour toujours. Ma conscience ne voulut pas. Je ne puis vous expliquer plus clairement... Alors, j'obéis à ma conscience et ne dis pas le mot sauveur.

Elle attendit un peu, puis avec une légère torsion de la bouche :

— Et il m'en a coûté un peu, acheva-t-elle.

VEILLE DE NOËL

— Et puis, donc, pauvre vieille, comment ça va-t-il ?

La question était posée sur un ton de si affectueux intérêt, que dans l'état d'extrême sensibilité nerveuse où l'avait mise cette migraine, Berthe se sentit toute gonflée de larmes. Incapable de dire un mot, elle lève seulement les épaules en un geste découragé qui signifie que ça ne va pas mieux.

— Dis donc, tu ne prendrais pas une tasse de lait chaud ?

Le visage défait de la malade eut une moue d'irrésistible répulsion.

— Oh ! non, pas du lait !

— Bien chaud, avec de la muscade dedans ? C'est que cela te ferait peut-être dormir ?...

— Non, merci, tante. Je crois, d'ailleurs, que je m'en vais maintenant réussir à dormir. Je viens de marcher pendant plus d'un quart d'heure dans ma chambre, à seule fin de me fatiguer. Ce que je désirais, c'était une tasse de thé, chaud et pas sucré.

— Mais tu as bien beau, pauvre chérie !

Et la petite femme maigre qui tout en parlant, n'avait cessé de fourrager dans la pâte, au milieu des casseroles et de la vaisselle éparse, se tourna vivement vers la jeune bonne embauchée pour ce temps des Fêtes :

— Béatrice, verse une tasse de thé à mademoiselle.

Mais la jeune fille protesta qu'elle allait se servir seule. Et de fait, s'approchant du pas feutré de ses pantoufles, elle prit une tasse, et ayant repoussé sous ses bras les pointes de son châle blanc, elle la remplit du liquide doré qui fumait. Elle but lentement, à petites gorgées, sans un mot et le visage toujours dolent, comme si elle s'abîmait dans quelque douloureuse méditation. Ce n'était au fond qu'une très vague rêverie, et avant de s'éloigner la malade éprouva le besoin de se justifier encore une fois :

— C'est si vexant, juste la veille de Noël ! Mais vous savez, n'est-ce pas tante, que c'est bien à contrecœur que je vous abandonne ainsi avec toute la besogne ? J'aimais tant à me mêler à ces préparatifs des Fêtes.

Ainsi qu'elle avait dit, Berthe vint essayer de dormir dans le boudoir, pièce minuscule, mais pourvue d'un sofa sur lequel la malade s'étendit, son châle bien serré sur elle, un coussin sur sa tête, un autre sur son dos et le troisième lui couvrant les pieds. Elle ferma les yeux, et pendant une minute, les élancements douloureux de sa tête se multiplièrent aigus, affolants, puis, comme ils s'apaisaient, ce fut le « mal de cœur » qui la remplit de malaise. Oh ! cet estomac, qu'avait-il donc à la faire souffrir de la sorte ? Elle avait la sensation bizarre que c'était son cœur qui était rendu là-dedans, comme si elle l'avait avalé.

Si seulement elle pouvait dormir ! Elle se réveillerait guérie, elle en avait l'intime conviction.

Depuis le matin que durait cette migraine... De nouveau, les larmes lui montèrent aux yeux, quand elle songea à Noël qui se préparait sans elle dans la maison. Là-haut, la petite Cécile, excitée de joie, faisait la grande toilette à toutes ses poupées. Au couvent, où elle avait été mise pensionnaire, cette année, Thérèse la dissipée devait quand même se recueillir un peu, car c'était l'heure où l'on conduit les fillettes à confesse, et, bien pure ensuite, elle parlerait avec ses compagnes des splendeurs de la Messe de minuit, et rappellerait les jeunes souvenirs de son enfance. Au collège, les trois garçons, Léopold, Georges et Maurice, songeaient peut-être furtivement au réveillon que maman leur glisserait après souper, et qu'il ferait si bon déguster après la messe, la face encore froide et les doigts gourds. Partout, c'était la grande pensée du moment : Noël ! Les ménagères s'activaient, les enfants exultaient : Noël ! Noël !

Un coup de sonnette à la porte. La petite bonne accourue, introduisit un visiteur dont la voix fit tressaillir Berthe.

« Hubert Dion ici, par quel hasard ? se demanda-t-elle, tandis que les battements douloureux s'accéléraient sous son front. Je ie croyais au fond de la campagne... »

Madame Baril arriva bientôt, empressée, et reçut le jeune homme avec la meilleure grâce du monde, tout en s'excusant du négligé de sa toilette.

Berthe apprit alors que Hubert était en vacances, comme de juste, et passait le temps des Fêtes chez sa tante, l'autre madame Baril, celle qui demeurait au Boulevard et dont Berthe était aussi la nièce. Hubert, lui, n'était rien pour la jeune fille. Pour être véridique, disons plutôt un excellent ami qu'elle voyait assez rarement, dont elle entendait parler sans cesse, soit par l'un, soit par l'autre dans son entourage. Il était en dernière année de médecine et Berthe eut une idée gamine tout à coup : si elle allait le trouver, en consultation, et lui demander de faire disparaître sa migraine, pour éprouver sa science ?

Le jeune homme exposait le but de sa visite : il venait de la part de sa tante inviter Berthe à réveillonner au Boulevard cette nuit ; la compagnie serait nombreuse et l'on se croyait en droit de promettre satisfaction à la jeune fille. Madame Baril répondit vivement qu'elle regrettait mais, justement, Berthe n'était pas bien, une forte migraine depuis le matin. Elle reposait en ce moment, et même si elle se réveillait guérie, madame Baril ne lui permettrait jamais d'aller se fatiguer là-bas. C'était raisonnable, n'est-ce pas ?

— Vous me permettrez bien, ajouta-t-elle, de fermer la porte, je crains que le bruit de nos voix ne l'éveille.

Et Berthe n'entendit plus rien. Stupéfaite et irritée, elle se demande ce que signifie ce manège ? Sa tante la croit-elle réellement endormie ? Alors, elle sait bien qu'elle se réveillera tout à fait remise : une migraine ne dure pas éternellement. Il ne serait pas prudent de la laisser se rendre là-bas ? Mais pourquoi, grand Dieu ? Prévenue de sa passagère indisposition, sa tante du

Boulevard serait aux petits soins avec elle. Et dans tous les cas, pourquoi ce ton sec et cette précaution de fermer la porte ? Est-ce... En vérité, il n'y avait pas moyen de penser autre chose... Mais jamais pareille supposition n'était venue à Berthe. Sa tante craindrait-elle que la toute simple amitié qui l'unissait à Hubert se changeât en un sentiment plus sérieux ?

Et quand ce serait ? Quel mal y aurait-il là-dedans ? Hubert était un excellent parti, d'une honorabilité parfaite, un embryon de fortune qui irait s'accroissant... Seulement, tante Marie n'avait pas qu'une nièce mais aussi une fille presque grande : Thérèse allait sur ses dix-sept ans et dans deux ou trois ans...

Berthe ne put continuer longtemps sur ce ton. Ces pensées étaient odieuses. En vérité, elle devait autre chose à sa tante qui l'avait recueillie orpheline et n'avait jamais cessé de la traiter comme sa propre enfant, peut-être mieux que les siens, dans bien des cas, afin qu'on ne pût douter de ses sentiments. Si elle refusait en ce moment l'invitation de sa belle-sœur, c'était par simple sollicitude à son égard.

Ainsi, c'était une affaire manquée ? Il n'y avait qu'à se résigner ? Ah ! la misérable journée... Les larmes importunes montèrent encore à ses yeux et coulèrent, cette fois, à flots. Le petit mouchoir de Berthe en fut imbibé. Sa tête lui faisait un mal affreux. Quel parti prendre ? Pourquoi ne pas essayer encore de dormir ? Il serait toujours temps d'aviser à son réveil. Ce fut long, mais enfin la jeune fille sentit que le sommeil tant désiré approchait. Elle devenait toute passive. Des images précipitées, saugrenues, mirages de l'imagination, passaient devant ses yeux ; puis tout s'apaisa. C'est fait, elle dort.

Lorsqu'elle reprit conscience d'elle-même, il faisait gris partout et elle sentit renaître sa rancune. Sa tante ne l'aimait pas. Car alors, pourquoi la contrarier ainsi ? Évidemment, elle ne désirait pas la voir se marier ; cette grande fille active aux doigts de fée, c'était d'une commodité dans la maison !

— Je regrette beaucoup, mais Berthe n'est pas bien, aujourd'hui.

— Permettez donc que je ferme la porte...

Ah ! on voulait se moquer d'elle, eh bien ! les choses ne languiraient pas. Comme on a raison de plaindre les orphelines ! La vie est à jamais empoisonnée pour eux. Un père, une mère, cela ne se remplace pas. Résolument, sous le coup d'une fatale décision, la jeune fille gravit l'escalier et se rendit à sa chambre. Elle ne resterait pas une heure de plus dans cette maison inhospitalière. Juste le temps de se couvrir d'un manteau et d'apporter quelques vêtements... La chambre non plus n'était pas éclairée. À tâtons, Berthe se mit à chercher dans sa garde-robe. Énervée, affaiblie, elle se sentait devenir en sueurs et n'avançait à rien. Enfin, après un temps qui lui parut une éternité, elle put saisir ce qu'elle désirait. S'étant chaussée, elle revêtit son manteau, et son chapeau à la main, elle descendit à pas de loup.

On faisait beaucoup de bruit en bas, et Berthe entendit Cécile qui réclamait une beurrée. Elle ne se dit pas que sa tante avait raison, mais elle se sentait lasse à mourir, si bien qu'elle dut s'asseoir sur la dernière marche de l'escalier, pour se reposer. Comme la porte laissait pénétrer un peu de jour, elle s'aperçut que par une fatalité impitoyable, c'était son manteau et son chapeau de l'an dernier qu'elle avait attrapés. N'importe, c'étaient là des détails. Mais elle ne pouvait se décider de s'éloigner ; elle aurait si bien dormi la tête sur la rampe ! Les paroles de sa tante lui revinrent à l'oreille : « Je regrette, mais Berthe n'est pas bien... » Allons un peu de courage... Sans bruit, elle ouvrit la première porte et se trouva dans l'étroit vestibule. À ce moment précis, elle entendit rire doucement dans le passage, et sa stupéfaction fut à son comble, car elle reconnaissait la voix de Hubert. Presque aussitôt, la porte qu'elle avait refermée sur elle s'ouvrit violemment, livrant passage à sa tante, les bras couverts de farine et toute frémissante. Berthe eut juste le temps de se reculer dans l'angle sombre. Elle n'osait souffler. Sa tante regardait attentivement dehors, la main sur le bouton de la porte, son tablier relevé sur ses cheveux gris. Tout à coup, elle ouvrit la porte et élevant la voix :

— Monsieur Gagné, fit-elle, avez-vous de belles oies ?

Une bouffée d'air glacé, la neige qui crie, des sonnailles de grelots et la voix du boucher qui répond :

— Extra belles, madame !

Prompte et silencieuse, Berthe passe derrière sa tante et se retrouve au pied de l'escalier. Elle n'a plus ni force ni courage et se laisse choir sur les degrés, la tête sur son bras, n'ayant plus que l'idée de dormir ; ses membres sont de plomb, elle ajourne son projet, et voilà qu'en allongeant la jambe, elle aperçoit maintenant une de ses bottines qui n'est pas boutonnée.

Avec un grand soupir, elle ouvrit les yeux.

— Enfin ! s'écria sa tante, j'ai cru que tu ne t'éveillerais jamais. Mais c'est du cauchemar que tu faisais là, petite... Berthe eut un second soupir et regarda sa tante de tous ses yeux.

— Mais, qu'as-tu à me regarder ainsi ? Tiens, pour te réveiller, je vais te raconter une histoire. Imagine-toi que Hubert Dion est venu pendant que tu dormais. C'est ta tante Louise qui t'invitait à réveillonner. Mais moi, j'ai changé le programme. J'ai dit à Hubert : « Ma maison est déjà assez déserte, sans que vous m'enleviez encore une de mes enfants. Accompagnez-nous plutôt au Gésu et vous resterez vous-même à réveillonner. Nous n'aurons d'invitées que les vieilles cousines Charlebois. Quand elles parleront de s'en retourner, vous irez les reconduire en bon garçon que vous êtes, et si le cœur vous en dit vous pourrez bien coucher là. Comme elles dormiront tranquilles, se sachant sous la protection d'un homme ! »

Il n'a pas dit non, tu sais, mais il a souri pour me montrer qu'il a de belles dents. Depuis une heure qu'il est revenu et se morfond à guetter ton réveil. Mais je ne te demande pas si tu es mieux, je le suppose...

Berthe fit signe que oui. La petite Cécile entrait en ce moment toute pomponnée, les cheveux frisés.

— Mais tu vas être en retard, s'écria-t-elle, scandalisée ! Les cloches vont sonner. Je suis prête depuis longtemps, moi !

La jeune fille remarqua alors que la maison avait un air de fête sous sa brillante illumination et que, comme Cécile, sa tante aussi avait fait toilette. Elle s'attarda à contempler ses pauvres cheveux gris si soigneusement coiffés.

— Hubert, appela madame Baril, vous qui êtes médecin, venez donc voir ce qui arrive à cette enfant. Je crains qu'elle n'ait perdu l'usage de la parole. Le jeune homme apparut aussitôt, souriant, et salua Berthe en s'informant de sa santé. Pour cacher sa confusion, celle-ci imagina de passer ses mains devant ses yeux :

— Alors, c'est bien vrai, je ne rêve plus, demanda-t-elle ? Et avec un dernier long soupir : « Que le bon Dieu en soit béni ! »

L'INFÂME

— Maman, j'ai pas déjà déboulé, moi, en bas d'une voiture ?

— Mais non, mon chéri.

Il est visible que la réponse ne le satisfait pas, et il reste là à méditer, tenace, avec son air pleurnicheur de fillette débile. Son père lui jette un regard inquiet. Gilberte, ma sœur, pouffe de rire sans qu'on sache pourquoi, derrière l'éventail de ses cartes, et la partie se poursuit, assez molle. On est trop intéressé à se raconter des histoires, souvenirs véridiques, aventures de froid, de neige et de vent, sans doute suggérés par l'état tempêteux de l'atmosphère. Père, surtout, devient intarissable : il s'est emballé et le voilà rajeuni de dix ans.

Dehors, c'est janvier dans toute sa fureur blanche : une poudrerie du diable. Par instants, on ne voit ni ciel ni terre, rien qu'une fine poudre qui s'irise au soleil. Le vent souffle, mugit et balaye la neige aux quatre coins de l'horizon, ou l'amoncelle en bancs énormes, montagnes et collines aux arrêtes vives, entre des espaces nettoyés jusqu'à la glace. Avec cela, un froid intense. Se peut-il qu'il y ait des mortels assez infortunés pour se trouver dehors par ce temps de

chien ? Ah ! bien, tant pis ! Car il fait très bon dans les maisons chaudes, jouer aux cartes, fumer la cigarette, ou simplement rêver, comme fait Alice, son enfant qui dort reposant en sûreté sur ses genoux.

La cigarette, c'est votre serviteur qui la fume, avec délices. Ces dames ont permis. J'en savoure la parfum avec une béate volupté, les yeux mi-clos, comme les chats qui ronronnent. Je la regarde de temps en temps, je la secoue au bord du cendrier. J'ai l'impression de faire un geste élégant, quand je l'éloigne de mes lèvres, entre deux doigts, petit bâton blanc, au bout rouge, mystérieux, pour lancer au plafond des volutes de fumée bleue, légère comme un rêve... Tiens ! Bleu, blanc, rouge... Alors, vive la France !

— Maman, quand j'étais un petit bébé ?

— Quoi, mon mignon ?

— J'ai pas déboulé quand j'étais un petit bébé ?

— Mais non. Quand tu étais petit, maman te portait dans ses bras, et elle veillait sans cesse sur toi, comme maintenant, elle veille sur petite sœur.

Je regarde Juliette, ma petite femme de vingt-et-un ans : sérieuse et douce comme toujours, elle n'a qu'un grand rire amusé, très fin, au fond de ses yeux noisette. Gilberte rit franchement. Créature insouciante s'il en fut jamais. Elle a deux ans de plus que ma femme, on lui en donnerait trois de moins. Je l'ai toujours connue aussi gaie, aussi primesautière. Quelle merveilleuse compagne de jeux elle a été ! Il n'y avait pas d'escapades, de folles équipées qu'elle ne fût prête à entreprendre, au grand tourment de cette pauvre Alice, notre seconde mère, car c'est pour ainsi dire elle qui nous a élevés Gilberte et moi.

La tempête ne ralentit pas : les bancs de neige fument comme des volcans, les toits sont rudement balayés et devant cette fine neige qui s'affole, tourne sur elle-même, s'élance au ciel, vient battre les vitres, on croirait reconnaître le Vent, être mystérieux, ricaneur insaisissable, qui aurait pris corps, tout à coup, sous l'action du froid, et furieux, se livrerait à des spasmes de désespoir.

Une nouvelle partie commence qui promet d'être plus chaude : mon beau-frère en est déjà tout crispé. Un paquet de nerfs, cet homme-là. D'une perspicacité insupportable, tenace, beau parleur, avec une voix de tête un peu voilée, pas l'ombre de vanité. Très gentil d'ailleurs, quand il veut bien, car il a de l'esprit, et une finesse fort originale. Intelligent, trop d'imagination, volontiers tyran si on le laisse faire, résultat de ce curieux besoin de posséder l'attention, la sympathie. Le voilà tout entier. Lucien a plus d'un trait de ressemblance avec lui. Même au physique, voyez : avec ses membres frêles, son teint blanc, ses grands yeux glauques, presque gros, qui ont toujours l'air d'avoir été lavés par des larmes récentes.

L'enfant n'est pas fort, et on croirait qu'une fatalité s'est attachée à sa mince personne : à dix ans, il a déjà fait trois maladies mortelles, échappant comme par miracle à chacune, sans compter les menus rhumes, grippes, accidents et malaises de toutes sortes.

— Vous verrez, répète-t-on à sa mère qui ne demande pas mieux que de se laisser convaincre, vous verrez qu'il enterrera tous ceux de sa génération : ces oiselets délicats n'en font jamais d'autres.

Pour l'instant, l'oiselet ne semble guère avoir envie de jouer, et s'étant approché d'une fenêtre, il contemple gravement la poudrerie. Peut-être essaie-t-il de se représenter les sensations qu'on éprouve quand on déboule...

Le plus fort, c'est qu'il a raison : il est réellement tombé d'une voiture, un jour d'hiver, alors qu'il avait un an ou deux. Je ne me rappelle plus bien, mais je ne peux pas voir qu'il ait eu plus de deux ans, à cette époque. C'était un premier de l'an, et toute la famille devait se réunir chez grand-père ; nous-mêmes, nous devions nous y rendre en deux groupes, Gilberte et moi formant le premier. Voilà ma sœur malade pour qu'on lui confie Lucien ; comme Alice avait alors un autre enfant de quelques mois, elle ne se fit pas trop prier, et après mille recommandations, on nous remit Lucien, si bien entortillé dans les châles et les cache-nez, qu'il avait l'air d'un gros boudin. Toute fière, Gilberte s'installe avec son poupon sur les genoux, et nous voilà partis.

Il poudrait, peut-être pas autant qu'aujourd'hui, mais enfin les chemins n'étaient pas beaux. Comme je n'avais guère l'habitude des chevaux, je commis quelques maladresses : le *sleigh* fit des soubresauts, ou bien il enfonçait tout à coup dans la neige molle, ou encore, il penchait, penchait, comme si nous allions verser. Gilberte n'avait pas peur. Jamais, au contraire, elle ne s'était tant amusée. Mais plus conscient du danger, ou peut-être seulement piqué dans ma vanité, je pris les choses autrement, et la priai de se taire, et de ne plus me troubler par ses bavardages. Puis, me levant, je concentrai toutes mes énergies, les yeux fixés en avant, sur la route comble de neige, où la poudrerie promenait ses brouillards mouvants. J'avais une peur bleue que le cheval ne « prît l'épouvante », ou n'allât s'embourber dans quelque banc de neige.

Tout à coup, je me sens toucher au bras : je me retourne : j'aperçois Gilberte, pâle, les yeux remplis d'angoisse.

— Écoute donc, me dit-elle, j'ai perdu Lucien !

Je dis :

— Quoi ?

Elle répète. Et alors, dans l'état d'énervement où je suis, je me sens pris d'une colère aveugle, et l'accable des reproches les plus cruels, augmentant ainsi son effroi. Je n'oublierai jamais et j'en ai encore le rouge au front, que dans mon indignation je faillis la cingler d'un coup de fouet. La pauvre petite pleurait.

Avec peine et misère, je fis tourner bride au cheval et nous rebroussâmes chemin. Gilberte se lamentait tout haut : « Mon Dieu, suppliait-elle, faites que nous le retrouvions ! Bonne Sainte Vierge, je vous promets un chapelet, je vous promets deux chapelets si nous retrouvons Lucien en vie !... » Après sept ou huit minutes, nous l'aperçûmes, rond comme une grosse boule de neige, couché sur le côté et le dos au vent. Il ne souffrait pas, mais sans doute commençait-il à trouver sa situation anormale, car il grimaçait fort, et une crise de larmes devait être toute proche.

Gilberte s'en empara, comme une louve qui retrouve son petit, et ses tendres caresses séchèrent vite les larmes commençantes. Durant tout le reste du trajet, elle ne cessa de lui conter mille choses tout bas, en l'embrassant à pleins bras et à pleines lèvres ; mais, timide, elle n'osait m'adresser la parole à moi-même.

Il en fut de même chez grand-père où on remarqua sa préoccupation, malgré qu'elle essayait d'être gaie. Aussi, dès que je pus la rejoindre, je m'excusai sincèrement de ma conduite malhonnête, en lui promettant de ne jamais souffler mot de ce qui était arrivé, et en l'engageant à faire de même.

— Cela vaut mieux, lui dis-je. Elle hésita...

— Je crois qu'il n'a pas grand mal, fit-elle enfin en levant sur moi ses yeux anxieux ?

— Bah ! Pas le moins du monde ! Il était bien trop enveloppé pour cela. S'il avait eu mal, il nous l'aurait fait savoir, à sa manière, par des cris et des larmes. Il n'a pas l'habitude de se priver.

Cette dernière remarque la fit rire, et l'incident se trouva clos.

Nous avons toujours respecté notre secret. Tout au plus, l'ai- je dit à ma femme, parce que je ne lui cache rien, mais je sais qu'elle sera discrète. Nous y tenons plus que jamais : il ferait beau voir que mon beau-frère apprît la chose. Le moindre bobo de Lucien n'aurait plus d'autre cause. Il a la manie des causes premières. Il essaierait peut-être de prendre sur lui, mais ce serait bien en vain, nous le connaissons le pauvre homme ! Et d'ailleurs, n'y eût-il que le plaisir de lui tenir tête, que je trouverais encore que la partie vaut la peine d'être risquée.

Maintenant, comment l'enfant a-t-il su, lui ? Se peut-il qu'il se souvienne ? N'aurait-il pas plutôt surpris quelque mot révélateur et imprudent ? Ce serait bien possible : tant que nous avons fait maison commune avec Alice il était toujours à nos trousses, ce petit. Une vraie teigne ! Mais si monsieur s'imagine à présent qu'on va lui révéler le fin mot qui le ferait héros d'aventure... Halte-là ! Vous ne passerez pas !

N'empêche qu'il était amusant à voir tout à l'heure,

avec ses questions et sa confiance. Et j'ai bien ri dans mes barbes, en clignant de l'œil du côté de ma femme et de Gilberte.

Tout à coup, Lucien quitte sa fenêtre avec un cri de joie qui fait se retourner tout le monde. Je le vois encore, l'infâme, qui s'avance, l'index levé, ses lèvres humides entr'ouvertes par un sourire, étonné et rayonnant, comme une douce victime qui va enfin prendre sa revanche :

— Je pense que je commence à me rappeler, fait-il. C'était pas un jour de l'an ?

LE PREMIER CONTE

Cette année-là, la personne dont je parle avait quinze ans et elle était grande pour son âge ; d'une gravité excessive aussi, la plupart du temps, en sorte qu'on lui donnait invariablement deux ou trois ans de trop. Très fière, elle corrigeait alors l'erreur et en profitait pour rire un peu – elle aimait à rire – ce qui lui rendait toute sa jeunesse, car elle avait conservé un visage enfantin.

Or, une amie généreuse ayant offert un prix de littérature, on résolut d'ouvrir un concours chez les grandes : il s'agirait de composer une nouvelle, et d'y faire entrer une description, un incident heureux et un incident malheureux ; pour le reste, carte blanche. On l'annonça en classe, au cours de l'avant-midi, et l'enfant fut prise d'un enthousiasme extraordinaire. Elle ne pensait plus à autre chose. Quelle joie solennelle ! Il lui venait l'ambition de gagner le prix, mais ce n'était pas la seule chose qui l'attirait ; elle était contente, elle était intéressée. C'était la première fois que mère donnait un devoir de style sans indiquer un titre et sans lire un canevas.

Le midi, elle put courir chez sa mère et la supplia de lui décrire la montagne qu'elle aimait tant ; car elle-même ne connaissait bien que le cœur du village qu'elle habitait alors et qui n'était même pas sa place natale.

— Tout ce que tu pourras imaginer de beau, répondit sa mère.

— Mais encore, insista-t-elle ?

Alors sa mère lui parla d'un terrain accidenté, aux chemins de sable, aux maisons coquettes ensevelies sous les branches d'arbres, aux oiseaux de toute sorte qui chantent sans se lasser, aux sources fraîches qui jaillissent de partout pour s'écouler en ruisseaux clairs et minuscules...

Enfin puisque maman avait dit : « Tout ce que tu pourras imaginer de beau... » C'est une description du soleil couchant qui l'aurait tentée, alors elle résolut de parler du soleil levant. La nouvelle commença de s'écrire toute seule, en elle, irrésistiblement. Elle voyait de grands bouts de phrases qui lui semblaient fort corrects ; le reste se présentait surtout en images et en sensations. Elle essayait de bien saisir ces dernières, de les dompter. Comme c'était beau, comme c'était aimable à penser ! Quel charmant labeur ! Elle parlerait d'un pique-nique auquel prendrait part toute la famille : on irait dîner sur la montagne. Il aurait plu la veille et les feuilles auraient gardé des gouttes de la rosée du ciel, mais le sable ne colle pas aux pieds, comme la terre ordinaire, ainsi ce serait très bien. L'incident malheureux un petit frère, Raymond, laisse le dîner pour poursuivre un papillon, il ne voit pas un trou rempli d'eau vaseuse et tombe dedans. L'incident heureux : papa, qui travaillait à la ville, se trouve en congé et vient rejoindre les siens jusque sur la montagne.

On était en juin, il faisait beau et chaud, alors mère déclara que l'après-midi entière serait consacrée à la composition de la nouvelle et demanda à chaque élève de se munir de cahiers et de crayons ainsi que d'une chaise, et de la suivre dans le parterre. C'est là, à côté de l'énorme église de pierre, les pieds sur le fin gazon, que la fillette écrivit son premier conte. Elle devait avoir accaparé tout l'enthousiasme, car les autres élèves ne voulurent rien faire ; quelques-unes se décidèrent de jeter quelques lignes sur le papier, d'autres n'écrivirent même pas un traître mot. Par bonheur, toute à sa fièvre, l'enfant ne voyait rien ; autrement, elle aurait pu y gagner quelque fâcheux refroidissement. La maîtresse du cours, une exquise petite mère de vingt-cinq ans qu'elle admirait beaucoup, se tenait immobile sur sa chaise, les mains enfouies dans ses larges manches noires, certainement contente de l'application de cette petite.

Le parterre était planté d'arbres, avec de-ci, de-là des corbeilles rustiques portant des fleurs, autour d'une blanche statue ; comme clôture, une haie de cédreaux. Plus loin, c'était la rivière d'argent qu'on voyait luire entre deux coins de rue. La fillette écrivait, écrivait toujours, sa main maigre d'adolescente, crispée sur le crayon, les yeux éblouis par la réverbération de la vive lumière du dehors sur les pages blanches de son cahier. Ô la tendre douceur des souvenirs ! Ensuite, il fallut remonter en classe, transcrire la composition au propre : elle finit la dernière et s'en étonna. Les devoirs devaient être remis à la Supérieure, pour être corrigés dans la Communauté.

Le soir, la récréation se prit dans la cour et c'était justement à la maîtresse des « grande » à surveiller. La personne dont il est question, elle, se tenait bien tranquille dans un petit coin, encore émue, sans doute, de ce qui avait fait le bonheur de sa journée : les impressions sont si terriblement profondes à cet âge ! Tout à coup une religieuse s'approcha de la surveillante, une personne fort distinguée et qui enseignait la musique. Elle lui parla longuement et avec animation. La surveillante avait relevé la tête avec un peu de fierté et dit :

— L'enfant a travaillé sous mes yeux. Je puis donner toutes les garanties possibles.

Cependant, la visiteuse partie, elle fit appeler son élève et, l'ayant mise au courant :

— N'est-ce pas, lui dit-elle, que votre composition est bien de vous. Ce ne sont pas des souvenirs de lectures, ni rien de ce genre ?

— Mais certainement...

— J'en étais sûre. D'ailleurs, ajouta-t-elle, vous aviez une faute d'orthographe et je l'ai laissée...

La jeune fille s'en retourna à son banc, étonnée, encore une fois et... bien heureuse. Ainsi, ce n'était pas trop mal ? On lui faisait l'honneur de douter de ses talents ? De ceci, elle n'était pas surprise : la faute en était d'abord à ses compagnes qui n'avaient rien voulu faire, et pour qui ne la voyait qu'en passant, pouvait-on deviner que cette enfant fort sage et même timide à ses heures, possédait en bonne quantité, cette chose un peu folle qui s'appelle l'imagination ?

Mais elle avait beau relire en pensée son petit travail, et aujourd'hui encore en rappelant ses souvenirs, elle ne voit et ne voyait là-dedans rien que de bien simple, de très jeune surtout. La description pouvait être assez fraîche. Peut-être avait-elle réussi à capter un rayon du soleil levant, et l'avait-elle mis là, entre les pages du cahier ? C'est merveilleux, un rayon de soleil.

Toujours est-il que quelques jours plus tard, à la distribution solennelle des récompenses, elle fut nommée pour le prix de littérature, un superbe volume illustré de René Bazin qui bientôt pesa lourd à son bras, et la remplit d'une joie étouffante.

Celle qui écrit ces lignes sait que demain son modeste petit livre, comme autrefois le volume superbe, sera offert à tout venant. Quelqu'un en voudra-t-il ? Oh ! qui, parmi les indifférents, tendra vers lui de douces mains indulgentes ?

FIN

Contes d'hier,
de Cécile Beauregard (fin XIXe - début XXe siècle),
est paru chez Daoust & Tremblay,
à Montréal, en 1918,
sous le pseudonyme d'Andrée Jarret.

ISBN : 978-2-89668-620-9
© Vertiges éditeur, 2018
– 0621 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org